343C81
Dm.b

No. B.2793 DEPARTMENT OF
843C81
LIBRARY OF Om. b
University of Illinois.
Books are not to be taken from the Library Room.

Return this book on or before the *Latest Date* stamped below. A charge is made on all overdue books.

U. of I. Library

21 NOV '35

DEC 4 '37

NOV 17 '38

OCT 16 1941

FEB 29 1940

JUL 15 1940

JAN 18 1941

JAN -5 1942

DEC 20 1948

JAN -4 1954

DEC 29 '55

JUN 03 1986

8057-S

Hachette's French Classics.

LE MENTEUR.

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

P. CORNEILLE.

WITH GRAMMATICAL AND EXPLANATORY NOTES

BY

B. BUISSON, M.A.,
LATE SCHOLAR OF THE "ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE";
FRENCH EXAMINER AT CHRIST'S HOSPITAL;
ONE OF THE MASTERS OF THE CHARTERHOUSE SCHOOL.

UNIVERSITY OF
LIBRARY
ILLINOIS.

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE.
LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W.C.
PARIS: 79, BOULEVARD ST. GERMAIN.

1879.

[*All Rights Reserved.*]

843C81
Omi. 2

LONDON:
PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE,
ST. MARY-LE-STRAND, W.C.

LE MENTEUR.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée;
Mon père a consenti que je suive mon choix
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender....

CLITON.

Ne craignez rien pour vous;
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Barthole :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.
Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes
Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin!
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile!
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour!
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour!
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connoître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous :
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venans débiter leurs fleurettes,
Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons;
Ou je me connois mal à voir votre visage,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
Vos lois ne régloient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse;
J'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre;
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre.
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités;
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés;
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise :
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
Êtes-vous libéral?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare;
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé;
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse;
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait,
Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis seulement si tu connois ces dames.

CLITON.

Non : cette marchandise est de trop bon aloi;
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi;
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en die?

CLITON.

Assez pour en mourir;
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II. — DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, faisant un faux pas, et comme se laissant choir.

Ay!

DORANTE, lui donnant la main.

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service;
Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard;
Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part;
Et sa douceur mêlée avec cette amertume

Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puisque enfin ce bonheur, que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu sitôt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.
J'estime plus un don qu'une reconnoissance :
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense;
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée;
Et le bien où sans peine elle fait parvenir
Par le mérite à peine auroit pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande :
J'en sais mieux le haut prix; et mon cœur amoureux,
Moins il s'en connoît digne, et plus s'en tient heureux.
On me l'a pu toujours dénier sans injure;
Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités,
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :
Comme l'intention seule en forme le prix,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme.
Je la tiens, je la touche et je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne sut jamais brûler si promptement;

Mais peut-être, à présent que j'en suis averti,
Le temps donnera place à plus de sympathie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux, que j'avois ignorés.

SCÈNE III. — DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier;
Je vous cherche en tous lieux, aux bals, aux promenades;
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni siéges importans,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire :
Et même la gazette a souvent divulgué....

CLITON, le tirant par la basque.

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou....

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable;
Vous en revîntes hier.

DORANTE, à Cliton.

Te tairas-tu, maraud?

(A Clarice.)

Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice;
Et je suivrois encore un si noble exercice,
N'étoit que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes;
Je leur livrai mon âme; et ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avoient su ravir,
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, à Clarice, tout bas.

Madame, Alcippe vient; il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi! me priver sitôt de tout mon bien?

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien;
Et, malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes si puissans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir.
La langue du cocher a fait tout son devoir.
« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse;
Elle loge à la place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE.

Quelle place?

CLITON.

Royale, et l'autre y loge aussi.
Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,
C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit :
Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire;
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver;
Sans un petit miracle il ne peut l'achever;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits;
Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis.
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,

Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

SCÈNE V. — DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, à Alcippe.

Quoi! sur l'eau la musique et la collation?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Alcippe.

Hier au soir?

ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PHILISTE, à Alcippe.

Et belle?

ALCIPPE, à Philiste.

Magnifique.

PHILISTE, à Alcippe.

Et par qui?

ALCIPPE, à Philiste.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, les saluant.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici!

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce :
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir.
Le temps étoit bien pris. Cette dame, elle est belle?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous ?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse ?

DORANTE.

Si je n'en avois fait, j'aurois bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour;
De nuit, incognito, je rends quelques visites;
Ainsi....

CLITON, à Dorante, à l'oreille.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites !

DORANTE.

Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir....

CLITON.

J'enrage de me taire et d'entendre mentir !

PHILISTE, à Alcippe.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, revenant à eux.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster;
Les quatre contenoient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons; en l'autre, luths et voix;
Des flûtes, au troisième; au dernier, des hautbois,

Qui tour à tour dans l'air poussoient des harmonies
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquième étoit grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade, et d'orange,
Je fis de ce bateau la salle du festin :
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.
Je ne vous dirai point les différens apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers et les airs,
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tomboit du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune;
Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,
Il sépara la troupe, et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles;
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été surpris; et l'objet de mes vœux
Ne m'avoit tout au plus donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle :

Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, à Philiste, en s'en allant.

Je meurs de jalousie!

PHILISTE, à Alcippe.

Sans raison toutefois votre âme en est saisie;
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à Philiste.

Le lieu s'accorde, et l'heure : et le reste n'est rien.

SCÈNE VI. — DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver?

CLITON.

J'appelle rêveries
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries.
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit!

CLITON.

Je le perds
Quand je vous ois parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
Un cœur nouveau venu des universités;
Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
Je sais le Code entier avec les *Authentiques*,
Le *Digeste* nouveau, le vieux, l'*Infortiat*,
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat! »
Qu'un si riche discours nous rend considérables!
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables!
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant!
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
Étaler force mots qu'elles n'entendent pas;
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas;
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne;
On leur fait admirer les baies qu'on leur donne :
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire;
Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès;
Et, loin d'en redouter un malheureux succès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine

N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine;
Vous allez au delà de leurs enchantemens :
Vous seriez un grand maître à faire des romans;
Ayant si bien en main le festin et la guerre,
Vos gens en moins de rien courroient toute la terre;
Et ce seroit pour vous des travaux fort légers
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.
Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps....

CLITON.

Je le juge assez grand; mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de fâcheux intriques.

DORANTE.

Nous nous en tirerons; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours;
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous;
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée :
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,

Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce seroit trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice;
Ce que vous m'ordonnez est la même justice;
Et comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître,
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
Et voir quel est l'époux que je veux vous donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école;
Et si l'on pouvoit croire un père à sa parole,
Quelque écolier qu'il soit, je dirois qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
Je cherche à l'arrêter parce qu'il m'est unique,
Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
Je l'attendrai, monsieur avec impatience,
Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCÈNE II. — CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger?
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence;
Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance?
Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs;
Les visages souvent sont de doux imposteurs.
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces?
Et que de beaux semblans cachent des âmes basses!

Les yeux en ce grand choix ont la première part;
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire;
Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire,
En croire leur refus, et non pas leur aveu,
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,
Et qui devroit donner plus de pleurs que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant:
Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître
Avant que l'accepter, je voudrois le connoître,
Mais connoître dans l'âme.

ISABELLE.

Eh bien! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendroit jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente;
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si son père venoit, seroit exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet et diffère;
Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire;
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts;
Et le bonhomme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte;
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte.
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre?

CLARICE.

Oui, je le quitterois; mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre amant,
Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien;
Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,
Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous;
Elle n'a point d'amans qui deviennent jaloux :
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler;
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle; et Lucrèce aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisoit pas?

CLARICE.

Ah! bon Dieu! si Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendroit la place!

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse!
Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCÈNE III. — CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah! Clarice! Ah! Clarice! inconstante! volage!

CLARICE, à part, le premier vers.

Auroit-il deviné déjà ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous? qui vous fait soupirer?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale! eh! peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conscience, elle devroit t'apprendre....

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre, âme double et sans foi!
Confesse que tu n'as un père que pour moi.
La nuit, sur la rivière....

CLARICE.

Eh! bien, sur la rivière?
La nuit! quoi? qu'est-ce enfin?

ALCIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE.

Après?

ALCIPPE.

Quoi! sans rougir?..

CLARICE.

Rougir! à quel propos?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots?

CLARICE.

Mourir pour les entendre! et qu'ont-ils de funeste?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr et demander le reste?
Ne saurois-tu rougir, si je ne te dis tout?

CLARICE.

Quoi, tout?

ALCIPPE.

Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre!

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre,

Il t'en souvient alors; le tour est excellent!
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant....

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,
A présent que le ciel me fait te mieux connoître.
Oui, pour passer la nuit en danses et festin,
Être avec ton galant du soir jusqu'au matin
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous? raillez-vous? et quel est ce mystère?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret;
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante!

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, et si je le connoi!...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi?
Tu passes, infidèle, âme ingrate et légère,
La nuit avec le fils, le jour avec le père!

CLARICE.

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisoit votre entretien?
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre!
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils....

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun?
Son entretien alors t'étoit fort importun?
Quand ses feux d'artifices éclairoient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage?
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour?
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour?
T'en ai-je dit assez? Rougis, et meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,
Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses;
Je connois tes détours et devine tes ruses.
Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais;
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre;
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,
Alcippe?

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE.

Que cela?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

SCÈNE IV. — ALCIPPE

Va, ris de ma douleur alors que je te perds;
Par ces indignités romps toi-même mes fers;
Aide mes feux trompés à se tourner en glace;
Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
Je cours à la vengeance, et porte à ton amant
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
Règleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes;
Et plutôt que le voir possesseur de mon bien,
Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien
Le voici, ce rival que son père t'amène :
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine;
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler :
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

SCÈNE V. — GÉRONTE, DORANTE, CLITON

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous; le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine, et me feroit malade.
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtimens!

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans.
J'y croyois ce matin voir une île enchantée:
Je la laissois déserte, et la trouve habitée;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais Cardinal.
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
Et force à tout moment de négliger la vie,
Avant qu'aucun malheur te puisse être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE, à part.

O ma chère Lucrèce!

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,
Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah! pour la bien choisir,
Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connois assez. Clarice est belle et sage
Autant que dans Paris il en soit de son âge;
Son père de tout temps est mon plus grand ami,
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah! monsieur, j'en frémi;
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse!

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, à part.

Il faut jouer d'adresse.

(Haut.)

Quoi! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras....

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible?

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible?

GÉRONTE.

Impossible! et comment?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.
Je suis....

GÉRONTE.

Quoi?

DORANTE.

Dans Poitiers....

GÉRONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon consentement?

DORANTE.

On m'a violenté :
Vous ferez tout casser par votre autorité;

Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée....
Ah! si vous le saviez!

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père; et pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite....

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite
Elle se nomme?

DORANTE.

Orphise; et son père, Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée.
Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avoit d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur!
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance;
Et les soins obligeans de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulois sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venois de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre,
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),
Ce soir même son père en ville avoit soupé;
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art!)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,

Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
Il se sied; il lui dit qu'il veut la voir pourvue;
Lui propose un parti qu'on lui venoit d'offrir.
Jugez combien mon cœur avoit lors à souffrir!
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
Ce discours ennuyeux enfin se termina;
Le bonhomme partoit quand ma montre sonna;
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
« Depuis quand cette montre? et qui vous l'a donnée?
— Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
Dit-elle; et veut ici la faire nettoyer,
N'ayant point d'horlogiers au lieu de sa demeure :
Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
— Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :
Je la lui donne en main; mais, voyez ma disgrâce,
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin : le feu prend, le coup part;
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe par terre; et moi, je la crus morte.
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte;
Il appelle au secours, il crie à l'assassin :
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, et combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faisois passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise,
De sa frayeur première aucunement remise,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles;
Nous nous barricadons, et, dans ce premier feu,
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille :

Alors me voyant pris, il fallut composer.

(Ici Clarice les voit de sa fenêtre; et Lucrèce, avec Isabelle, les voit aussi de la sienne.)

GÉRONTE.

C'est-à-dire en françois qu'il fallut l'épouser?

DORANTE.

Les siens m'avoient trouvé de nuit seul avec elle,
Ils étoient les plus forts, elle me sembloit belle,
Le scandale étoit grand, son honneur se perdoit;
A ne le faire pas ma tête en répondoit;
Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes,
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes :
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fit ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances,
Que mon amour t'excuse; et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime; il me suffit. Adieu :
Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice?
Le bonhomme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?
Quelque sot en ma place y seroit demeuré;
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,

Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre.
Oh ! l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai?

DORANTE.

Pas deux mots,
Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet....

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet.
Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connoître;
Quoique bien averti, j'étois dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau;
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse....

SCÈNE VII. — DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE.

(Elle lui donne un billet.)

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, après l'avoir lu.

Dis-lui que j'y viendrai.

(Sabine rentre, et Dorante continue.)

Doute encore, Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom.
Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.
Qu'auroit l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle;
Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là dedans, et de quelqu'un des siens
Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII. — DORANTE, LYCAS.

LYCAS, lui présentant un billet.

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

(Il continue, après avoir lu tout bas le billet.)

J'ignore quelle offense
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence;
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.
Je te suis.

(Lycas rentre, et Dorante continue seul.)

Je revins hier au soir de Poitiers,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ai déjà querelle, amour et mariage.
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès, et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire amis,
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
Qui lui faisois raison sans avoir su de quoi.
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine.
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pu noircir?
Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,
Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement;
Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite;
Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, musique;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque, pour me jouer un si sensible tour,
Vous m'avez à dessein caché votre retour,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser

Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature, et menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices :
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,
S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi.
Pour moi, je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit assez mal aux remarques du page;
Mais vous?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,
Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace;
Allons trouver Clarice, et lui demander grâce :
Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, et me laissez agir;
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Dissiper sa colère, et lui rendre sa joie.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III. — CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit;
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir n'en seroit pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte?
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnoître;
Et sitôt que Géronte a voulu disparoître,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle!

ISABELLE.

Eh bien! cette pratique est-elle si nouvelle?
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier?
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne;
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, et des chevaux perdus;
Qui, dans une gazette apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés!
Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée;
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main

Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paroître,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe il est maître, il y pipe ;
Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la pièce a la moindre apparence !
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
Me fait une querelle où je ne comprends rien.
J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien;
Il me parle de bal, de danse, de musique,
D'une collation superbe et magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnoissez par là que Dorante vous aime,
Et que dans son amour son adresse est extrême;
Il aura su qu'Alcippe étoit bien avec vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre :
Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment
Que de gagner un père et brouiller l'autre amant?
Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite,
Il vous aime, il vous plaît, c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi! votre cœur se change, et désobéira?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures.
Explique, si tu peux, encor ses impostures :
Il étoit marié sans que l'on en sût rien;
Et son père a repris sa parole du mien,
Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE.

Ah! je dis à mon tour: Qu'il est fourbe, madame!
C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.
Car, pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire? et pourquoi lui parler?
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,
Et si c'étoit lui-même, il pourroit me connoître:
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,
Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller.
Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.
Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille;
Je vous ai dit son nom, son âge, et sa famille.
Mais, monsieur, ce seroit pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrèce excelloit à mentir.
Le divertissement seroit rare, ou je meure;
Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard:
D'un et d'autre côté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes :
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCÈNE V. — CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, à la fenêtre; DORANTE, CLITON, en bas.

CLARICE, à Isabelle.

Isabelle,
Durant mon entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.)

LUCRÈCE, à Clarice.

Il conte assez au long ton histoire à mon père.
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Êtes-vous là, Dorante?

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, à Clarice.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, à Lucrèce.

Il devroit s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'auroit-il déjà reconnue à la voix?

CLITON, à Dorante.

C'est elle ; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, à Clarice.

Oui, c'est moi qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ;
C'est une longue mort ; et pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, à Clarice.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie;
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie!
Disposez-en, madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulois tantôt proposer quelque chose;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible? ah! pour vous
Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes?

DORANTE.

Moi, marié? ce sont pièces qu'on vous a faites;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe?

LUCRÈCE, à Clarice.

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais; et si, par cette voie,
On pense....

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie?

DORANTE.

Que la foudre à vos yeux m'écrase si je mens!

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de sermens.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, et de vous défier

De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, à Lucrèce.

On diroit qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Hé! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre;
Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour,
Que depuis une année il fait ici sa cour;
Qui donne toute nuit festin, musique, et danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit.
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit!
Vous-même, apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, à Dorante.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, à Cliton.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.
(A Clarice.)
De ces inventions chacune a sa raison;
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente;
Mais à présent je passe à la plus importante :
J'ai donc feint cet hymen; (pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer?)
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose.
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?

CLARICE.

Moi?

DORANTE.

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir....

CLITON, à Dorante.

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, bas, à Cliton.

Ah! je t'arracherai cette langue importune.

(A Clarice.)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir....

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse
A conservé mon âme à la belle Lucrèce;
Et, par ce mariage au besoin inventé,
J'ai su rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes:
Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres.
Et, libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,
Et me laisse toujours en juste défiance,
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu vue et ne me connoît pas?

DORANTE.

Je ne vous connois pas! Vous n'avez plus de mère;
Périandre est le nom de monsieur votre père;
Il est homme de robe, adroit et retenu;
Dix mille écus de rente en font le revenu;
Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie;
Vous aviez une sœur qui s'appeloit Julie.
Vous connois-je à présent? dites encor que non.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Cousine, il te connoît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, en elle même.

Plût à Dieu!

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Découvrons le fond de l'artifice.

(A Dorante.)

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice,
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier!

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme,
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté :
Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté;
Si Lucrèce à vos yeux paroît un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous se contenteroient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il, ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas;
Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je serai marié si l'on veut en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui serriez la main et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Écoutez l'imposteur; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel....

CLARICE, bas, à Lucrèce.

L'ai-je dit?

DORANTE.

J'éprouve le courroux
Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous?

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence:
Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,
Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer!
Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,
Et que, pour me donner des passe-temps si doux,
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI. — DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès.
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être : qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable

DORANTE.

Je disois vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune :
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune;
Et de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, et la nuit porte avis.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver:
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée
Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remède au désordre arrivé?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour suprême.
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète;
A lui faire présent mes efforts seroient vains :
Elle a le cœur trop bon ; mais ses gens ont des mains;
Et, bien que sur ce point elle les désavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoue :
Ils parlent; et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.
Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa lettre,
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre;
Et ce sera hasard si, sans beaucoup d'effort,
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime;
Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne

CLITON.

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui?

CLITON.

L'on ne sait, mais un confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure;
Et, si de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas pas pour entrer chez Lucrèce?

CLITON.

Ah! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet événement;
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne célerai rien, puisque je l'ai promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudroit tâter.
Hier nous nous rencontrons; cette ardeur se réveille,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins;
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte, il est mort?

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort :
Il étoit honnête homme; et le ciel ne déploie....

SCÈNE II. — DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux; mon père....

DORANTE.

Eh bien?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père
Un homme tel que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée :
On attendoit mon père afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle ;
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnoissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père se délasse,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, bas, à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance :
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci!

SCÈNE III. — DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort! Quoi! monsieur, vous m'en donnez aussi,
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,
A moi, de vos secrets le grand dépositaire!

Avec ces qualités j'avois lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoi! mon combat te semble un conte imaginaire?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.
Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend! sa guérison t'étonne!
L'état où je le mis étoit fort périlleux;
Mais il est à présent des secrets merveilleux:
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnans.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenans;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune,
On n'en fait plus de cas; mais, Cliton, j'en sais une
Qui rappelle sitôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas;
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois, et tu serois heureux;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce seroit pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu?

DORANTE.

L'hébreu! parfaitement:
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah! cervelle ignorante!
Mais mon père survient.

SCENE IV. — GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchois, Dorante.

DORANTE, à part.

Je ne vous cherchois pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos!
Et qu'un père incommode un homme de mon âge!

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point,
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon âme
Un violent désir de voir ici ta femme.
J'écris donc à son père; écris-lui comme moi:
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille.
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne;
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne:
N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris,

Et pour moi, je suis prêt; mais je perdrai ma peine :
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse!

DORANTE.

Et de plus de six mois

GÉRONTE.

Que de ravissemens je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse?

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux.
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.
Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, bas, à Cliton.

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, se retournant.

Écris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

(A Cliton.)

Qu'il est bon!

CLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire ;
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE.

Étant tout d'une main, il sera plus honnête

UNIVERSITY OF LIBRARY

DORANTE, à part, le premier vers.

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête?
Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père sait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fais plus attendre,
Dis-moi....

DORANTE, à part.

Que lui dirai-je?

GÉRONTE.

Il s'appelle?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre! tu m'as dit tantôt un autre nom :
C'étoit, je m'en souviens, oui, c'étoit Armédon.

DORANTE.

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre;
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom,
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,
Et j'en usois ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.

Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor longtemps ne peut être caché :
On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, et, puisque le temps presse,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCÈNE VI. — DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier au soir j'étois si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre ;
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur....

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort
Je ne suis pas de....

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Hé, monsieur!

DORANTE.

Prends, te dis-je :
Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige ;
Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons !
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chère amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences ;

Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluie est fort douce ; et, quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
Retiens bien ma doctrine ; et, pour faire amitié,
Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
En voudrois-tu donner la réponse pour moi?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne ou la prendre, ou la lire
J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE.

(Bas, à Cliton.) (Haut, à Sabine.)
Le secret a joué. Présente-la, n'importe ;
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCÈNE VII. — CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles ;
C'est un homme qui fait litière de pistoles :
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi....

SABINE.

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences,
Je ne suis pas encor si dupe que tu penses
Je sais bien mon métier, et ma simplicité
Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance
Doit obtenir mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible ? en viendrons-nous à bout?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse;
Durant toute la nuit elle n'a point dormi ;
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilége est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce ;
Et, s'il me vouloit croire, il quitteroit Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles;
Elle l'aime, et son cœur n'y sauroit consentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui?

CLITON.

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE.

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.
Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnoître,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroître,
Pour voir si par hasard il ne me diroit rien ;
Et, s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t'en ; et, sans te mettre en peine de m'instruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SCÈNE VIII. — SABINE, LUCRÈCE.

SABINE.

Que je vais bientôt voir une fille contente !
Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

LUCRÈCE.

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose.
Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE, après avoir lu.

Dorante avec chaleur fait le passionné ;
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE.

Il t'a donc fait présent?

SABINE.

Voyez.

LUCRÈCE.

Et tu l'as pris?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables;
Et je remets, madame, au jugement de tous
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous
Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune.
Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre?

LUCRÈCE.

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous?

LUCRÈCE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes;
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes;
Et l'avertis surtout des heures et des lieux
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.

Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah! si vous connoissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint;
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte;
Et sache entre les deux toujours le modérer,
Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

SCÈNE IX. — CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite;
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite;
Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte; et toi, te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentoit alors,
A présent il dit vrai; j'en réponds corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE.

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connoître
Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRÈCE.

C'en est trop; et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite;
Ces deux points en amour se suivent de si près,
Que qui se croit aimée aime bientôt après.

LUCRÈCE.

La curiosité souvent dans quelques âmes
Produit le même effet que produiroient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage!
Faites moins la sucrée, et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Étoit-ce amour alors, ou curiosité?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pu me dire

LUCRÈCE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour;
Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour :
Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté :
L'un est grande faveur; l'autre, civilité;
Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ravie;
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRÈCE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE.

Ajoute, à ton exemple.

CLARICE.

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE, à Clarice.

Allons.

(A Sabine.).

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais :
Je connois à tous deux où tient la maladie,
Et le mal sera grand si je n'y remédie.
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE.

Je ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le *Digeste* à Poitiers,
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il, ce Pyrandre?

GÉRONTE.

Un de leurs citoyens :
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE.

Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le père d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise?
Vous connoissez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon, et Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant....

GÉRONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.
Je sais tout; et de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir; et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi! Dorante a donc fait un secret mariage?

GÉRONTE.

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit?

GÉRONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah! puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidèle récit;

Il en sait mieux que moi toutes les circonstances :
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi, je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE.

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partoit d'un esprit de grande invention;
Et, si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complète, et des plus à la mode.

GÉRONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux?

PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous;
Et, pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez; adieu : je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II. — GÉRONTE.

O vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il dessous le ciel père plus malheureux?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux?
Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même;
Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur !
Comme si c'étoit peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité !

SCÈNE III. — GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme?

DORANTE, à part.

Ah! rencontre fâcheuse.

(Haut.)

Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne?

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE.

Qui vous dis que je mens?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infâme?
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier....

CLITON, bas, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, bas, à Dorante.

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit foible et pour cervelle usée!
Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard?
Voyois-tu violence ou courroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice?
Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
Consentoit à tes yeux l'hymen d'une inconnue?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné:
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,

Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE.

Eh! mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi? des contes en l'air et sur l'heure inventés?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche?

CLITON, bas, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot, vous la pouvez connoître....

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connois, et ceux qui l'ont fait naître;
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice,
Sitôt que le sus, me parut un supplice;
Mais comme j'ignorois si Lucrèce et son sort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venoient ses beautés d'allumer dans mon âme;
Et j'avois ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais, si je vous osois demander quelque grâce,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerois, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle.
Obtenez-là d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez;
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi!
Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.
Je connois ta Lucrèce, et la vais demander;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive....

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais;
Autrement souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grâce;
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,
Devoit en galant homme aller jusques à trois :
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaises :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce,
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime ; et ce sur ce point ta défiance est vaine ;
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.
Si son père et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux seroit conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée :
Mon cœur entre les deux est presque partagé ;
Et celle-ci l'auroit s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire une demande ?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas cru, si je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoi ! même en disant vrai, vous mentiez en effet.

DORANTE.

C'étoit le seul moyen d'apaiser sa colère.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père !
Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrois choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.

Oh! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus!
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé.
Mais Sabine survient.

SCÈNE V. — DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre?
En de si belles mains as-tu su la remettre?

SABINE.

Oui, monsieur, mais.....

DORANTE.

Quoi! mais?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré?

SABINE.

Ah! si vous aviez vu comme elle m'a grondée!
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera; mais, pour t'en consoler,
Tends la main.

SABINE.

Eh! monsieur!

DORANTE.

Ose encor lui parler,
Je ne pers pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne pièce avec ses révérences!
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire;
Mais, à parler sans fard....

CLITON

Sait-elle son métier?

SABINE.

Elle n'en a rien fait et l'a lu tout entier.
Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte?

SABINE.

Elle? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais, enfin, dis-moi.

SABINE

Que vous dirai-je?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira? Que ma joie est extrême!

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en sauroit plus douter :
Mon père....

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI. — CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.
Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE, à Clarice.

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien....

CLARICE, bas, à Lucrèce.

On diroit qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.
Voyons s'il continue.

DORANTE, à Clarice.

Ah! que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux!
Et que je reconnois par mon expérience
Quel supplice aux amans est une heure d'absence!

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Il continue encor.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Mais écoute.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.

(Bas, à Lucrèce.) (Haut, à Dorante.)
Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE, à Clarice.

Hélas! que cette amour vous est indifférente!
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi....

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi?

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Je ne sais où j'en suis!

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour;
Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, à Clarice.

Vous consultez ensemble! Ah! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie;
Le sien auprès de vous me seroit trop fatal;
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, en elle-même.

Ah! je n'en ai que trop, et si je ne me venge....

CLARICE, à Dorante.

Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois : mais enfin me reconnoissez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnois! quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries;
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déjà votre âme inquiétée....

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurois quittée?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié....

CLARICE.

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, madame, et, sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, bas, à Cliton.

Lucrèce ! que dit-elle ?

CLITON, bas, à Dorante.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle ;
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, bas, à Cliton.

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnoître.

CLITON, bas, à Dorante.

Clarice sous son nom parloit à sa fenêtre ;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, bas, à Cliton.

Bonne bouche ! j'en tiens : mais l'autre la vaut bien ;
Et, comme dès tantôt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déjà penchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point ; et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de batterie.

LUCRÈCE, bas, à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie.
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, à Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris.
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice

Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine;
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine;
Vous pensiez me jouer; et moi je vous jouois,
Mais par de faux mépris que je désavouois :
Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un père pour vous est venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre?

LUCRÈCE, à Dorante.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE, à Lucrèce.

J'aime de ce courroux les principes cachés.
Je ne vous déplais pas, puisque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse;
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe? et peux-tu l'écouter?

DORANTE, à Lucrèce.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,
Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connoître;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries....

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Veux-tu longtemps encor écouter ce moqueur?

DORANTE, à Lucrèce.

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ai fait taire,
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père;
Comme tout ce discours n'étoit que fiction.

Je cachois mon retour et ma condition.

CLARICE, bas, à Lucrèce.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, à Lucrèce.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, à Dorante.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon père à présent porte parole au vôtre,
Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre?

LUCRÈCE.

Après son témoignage il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, à Lucrèce.

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

(A Clarice.)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien;
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien;
Mais entre vous et moi vous savez le mystère.
Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII. — GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE, sortant de chez Clarice et parlant à elle.

Nos parens sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, sortant de chez Lucrèce et parlant à elle.

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, à Clarice.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, à Lucrèce.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE.

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle et le reste rentre chez Lucrèce.)

SABINE, à Dorante, comme il rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE.

Nous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, seul.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !
Peu sauroient comme lui s'en tirer avec grâce.
Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

FIN DU MENTEUR.

NOTES.

ÉPÎTRE.

Page v *line* 1—*Epître*: This Epître is only to be found in the editions anterior to 1660.

2—*Ma dernière*: My last play; *i.e.*, the tragedy of *Pompée*.

3—*Parties ... de la même main*: A sentence which occurs very frequently in Corneille's prefaces or examinations of his plays. Cf. in the Examen (p. viii., line 4), "De quelque main que parte cette tragédie, il est constant qu'elle est très ingénieuse."

v 5—*J'ai fait Pompée*: See "Au Lecteur" (note 2).

v 6—*De Polyeucte si puissant que ceux de Cinna*: Saint Polyeucte, a Christian martyr, was a *centurio* in the Roman legions of Armenia, who having been converted to Christianity was condemned to death (257). The Roman Church celebrates his fête on the 13th of February. Corneille has made him the hero of an admirable tragedy, many lines of which are frequently quoted, such as—

"Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne,"

an exclamation of Polyeucte, praying to God to convert his wife Pauline; and

"Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,"

the first words of Pauline when touched by grace after the death of her husband. The great *tragédienne* Rachel rendered it with an incomparable accent of fervour. Corneille's tragedy inspired Donizetti with a beautiful opera (*Poliuto*), written in Naples, 1838, in which the tenor, Tamberlik, obtained great success.

Cinna, ou la Clémence d'Auguste, another tragedy of P. Corneille, represented for the

first time in 1639, the subject of which is an anecdote related by Seneca in his *De Clementia.* Augustus having discovered that Cn. Cornelius Cinna, a descendant of the great Pompey, had taken part in a plot against him, not only pardoned him, but made him consul. "Telle est ici," says an eminent critic, "la supériorité du poète sur l'historien que la mesure et l'harmonie ont gravé dans tous les esprits ce qui demeurerait comme enseveli dans les écrits d'un philosophe. Cette précision commandée par le rhythme poétique a tellement consacré les paroles que Corneille prête à Auguste qu'on croirait qu'il n'a pu s'exprimer autrement, et la conversation d'Auguste et de Cinna ne sera jamais autre chose que les vers qu'on a retenus de Corneille." The most celebrated lines are the following :

AUGUSTE.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

. . . . . .

Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler.
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
Act v., sc. iii.

Page v *line* 16—*Etant obligé au genre comique de ma première réputation* : Notice the use of *obligé* in the sense of *redevable* (cf. Corneille, "Horace," I., 3.) :—

"Envers un ennemi qui nous peut *obliger.*"

Here *obliger* is in the Latin, meaning *obligare* (lier).

v 21—*Du grand Sénèque* : Corneille seems to believe in the identity of Seneca, the philosopher and the tragic. The erudite of the sixteenth century, Juste Lipse, Heinsius, have written volumes to dispute the question.

v 22—*Quand je me suis résolu de repasser du heroïque au naïf* : Corneille employs indifferently *se résoudre de* and *se résoudre à* ; see for example :—

La reine se résolve à payer votre amour.
—"Sertorius," i., 2.
Se resout de se perdre ou de le prévenir.
—"Rodogune," i., 4.

Notice also the article *du* instead of *de l'*, on account of the aspirate *h* of *héroïque.* In modern French this form would be avoided, and we should write *de l'héroïque au tragique.*

Page v *line* 24—*Conduire au fameux Lope de Véga* : It will be seen in the "Examen" of the play that Corneille afterwards recognised that the real Spanish author of "La Verdad Sospechosa" was Don Juan d'Alarcon: See "Au Lecteur" (note i.).

v 25—*De tant d'intrigues* : Corneille spells this word, in the course of the play, *intrique.* This latter spelling is one of the many instances of Corneille's Latinisms (cf. Lat. *intricæ*), and not, as Thomas Corneille explained it, a poetical license to make it rhyme with *pratique. Intrique* is to be found in our old dictionaries. Cotgrave, for instance, gives: *intrication, intrique, intriqué.* Cf. Engl. *intricate.*

v 28—*Me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser* : Notice the form *me fiant sur*, instead of *me fiant à.* See F. Godefroy: "Lexique comparé de la langue de Corneille et de celle du 17e siècle." The remarkable introduction of this learned work gives long lists of the peculiarities of Corneille's accidence and syntax. The passage of Horace alluded to in this place is the well-known line of the "Ars Poetica"—

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

v 30—*Nonobstant la guerre des deux couronnes* : Allusion to the Thirty Years' War. See also further on, Notes on page vi., line 25, "Les guerres d'Allemagne."

AU LECTEUR.

vi 15—*Lope de Véga* : Carpia Félix Lope de, born in Madrid 1562, d. 1635; took part in the expedition of the famous Armada; after having been twice widower, entered the orders. He was of a prodigious fecundity; about 300 plays by him have been printed—Madrid, 1609-1647, 25 vols. 4to.

vi 16—*Le Cid et Pompée* : "Le Cid," a tragedy by Corneille, imitated from the Spanish of Guilhem de Castro. "The great deeds of the 'Cid,' his rough generosity, his unflinching valour, his

incorruptible loyalty, his enthusiastic faith, every stroke of this grand poetic picture was," says M. Geruzez, "the ancient heritage of Spain. Castilian honour could see itself reflected in every page. . . . Corneille disengaged and brought into prominence that very ideal action which the Spanish poet had overlooked. The interest of his immortal tragedy lies in the moral combat between honour and love in Rodrigue, and between love and duty in Chimene. The 'Cid' was the subject in which Corneille discovered his own genius and that tragic principle which from henceforth made his power."—"Pompée," another of Corneille's tragedies, represented in 1601; the subject of which is the death of Pompée, assassinated by order of Ptolemy, King of Egypt, after the battle of Pharsale. Though there are many beautiful passages, this tragedy, says Voltaire, is not a masterpiece: "C'est une tentative que Corneille fit de mettre sur la scène des morceaux qui ne formaient pas un tout." However, Corneille said of this work, "Pour le style, il est plus élevé en ce poème qu'en aucun des miens, et ce sont, sans contredit, les vers les plus pompeux que j'aie faits."

Page vi *line* 18—*Guillem* (*Guilhem, or Gislen*) *de Castro*, a Spanish dramatist, contemporary of Lope de Vega, who praises him in his "Apollo's Laurel." His most famous play was "Le Cid," which Corneille imitated (see preceding note). His dramas have been published at Valence, under the title of "Las Comedias" (1621 and 1625).

vi 18—*Lucain* (*Marcus Annæus Lucanus*), the greatest of the Latin epic poets after Virgil, born at Corduba, 39 A.D., died 65; joined a conspiracy against Nero, after having been one of his adulators. He accused his mother in hope to save his life, but Nero only gave him the choice of the death. His principal motive in joining the plot was very likely more a wounded literary vanity than a genuine patriotism or republican convictions. His "Pharsale," chiefly composed since his disgrace, is full of beautiful passages, rather declamatory against tyranny. M. Naudet

says of him, "Lucain presente un phénomène moral très-remarquable ; il y avait en lui l'homme et le poète ; il avait le caractère pusillanime et l'imagination vigoureuse. Livré aux habitudes vulgaires de la société, c'était un jeune imprudent, avec les faiblesses des esprits légers. Mais lorsque l'enthousiasme le transportait loin d'ici-bas, dans le sanctuaire de la pensée poétique, alors l'homme disparaissait. Un dieu remplissait son âme exaltée, il sympathisait avec les Caton et les Brutus, et tout ce qu'il y a de plus pur, de plus énergique et de plus sublime dans leur dévouement patriotique, dans leur amour de la liberté, dans l'intrépidité de leur vertu, dans leur haine pour la tyrannie, se communiquait à lui. ... Il fut par son imagination ce que Tacite fut par son caractère." Corneille had a great admiration for Lucan's style, as may be traced in many passages of his Roman plays.

Page vi *line* 20—*J'ai... dépaysé les sujets* : I have changed the site and country where the facts happen. But in so doing Corneille might have altered also some details which are quite right when the scene is supposed to be in Spain, but which are less verisimilar when placed in the heart of Paris. For instance, the nautical fête, scarcely possible in Spain, becomes the more incredible and out of season in the French city. The same might almost be said of the scene of the balcony, much more in the Spanish manner than in the French.

vi 21—*Pour les habiller à la française* : To clothe them after the French fashion. The fem. word *mode* is understood in those phrases.

vi 25—*Les guerres d'Allemagne* : viz., the War of Thirty Years, which can be divided into four periods : 1. Palatine Period (1618-1625) ; 2. Danish Period (1625-1629) ; 3. Swedish Period (1630-1635) ; 4. French Period (1635-1648). When "Le Menteur" was composed (1642) Condé had not yet won his great battles, which prepared the *Paix de Westphalie.*

vi 26—*Dont il fait le nouveau revenu* : This phrase is not satisfactory. We can say *le nouveau venu*, but not *le nouveau revenu.* Still it is intelligible,

and Corneille likes to coin new words occasionally.

Page vii *line* 1—*Je ne trouve à mon gré rien qui lui soit comparable* : Corneille has often such fits of pride. He was conscious of his merit and did not shrink from confessing it. But we must not forget that he had to defend himself against a swarm of envious poetasters who tried to rob him of his glory even after the appearance of "Le Cid." In his celebrated "Epître à Aristée," Corneille has expressed in an immortal form this legitimate self-esteem which comforted him :—

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue :
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue ;
Et mon ambition pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.
Mon travail sans appui monte sur le théâtre ;
Chacun en liberté, l'y blâme ou l'idolâtre.
. . . . . .
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans,
Par leur seule beauté ma plume est estimée ;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'egal.

Here is a sample of the style in which Corneille's detractors insulted him. In his "Quatrième Dissertation," dedicated to Madame la Duchesse de Retz, the Abbot d'Aubignac thus addresses Corneille : "Vous êtes poète et poète de théâtre ; vous êtes abandonné à une vile dépendance des histrions, votre commerce ordinaire n'est qu'avec leurs portiers ; vos amis ne sont que des libraires du Palais. Il faudrait avoir perdu le sens aussi bien que vous pour être en mauvaise humeur du gain que vous pouvez tirer de vos veilles et de vos empressements auprès des histrions et des libraires . . . . Défaites vous, monsieur de Corneille, de vos mauvaises façons de parler, qui sont encore plus mauvaises que vos vers. J'avais cru, comme plusieurs, que vous étiez le poète de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, et que Licidas était un nom déguisé comme celui de M. de Corneille, car vous êtes sans doute le Marquis de Mascarille qui piaille toujours, qui ricane toujours, qui parle toujours et qui ne dit jamais rien qui vaille."

Page vii *line* 5—*N'approuver pas la conduite*: Notice the place of *pas*. The most usual construction is *ne pas en approuver la conduite*. *Ne* and *pas* are placed together before an infinitive.

vii 14—*M. de Zuylichem*: Father of the celebrated astronomer, Christian Huyghens de Z. See in the édition Regnier two letters of Corneille to M. de Zuylichem.

vii 15—*Monseigneur le Prince d'Orange*: Henri Frédéric de Nassau, prince d'Orange, succeeded his brother, Maurice de Nassau, in 1625, as stadhouder of the fifteen western provinces of the Netherlands; captain and general of the Union; took Maëstricht, 1632; and contributed to hasten the independence of Netherland. He died one year before this happy event, 1647.

vii 15—*MM. Heinsius et Balzac*: Heinsius (Daniel), Dutch linguist, born 1580, d. 1655, had for masters Scaliger and Douza; he professed history at Leyde, and has published, with commentaries, the principal works of Aristotle, Hesiod, Horace, Livy, &c.; also a Latin poem in four books. His quarrels with Balzac, and especially Saumaize, have been very celebrated. The quarrel with Balzac had for subject the "Herodes Infanticida," a tragedy of Heinsius. The discussion lasted several years, and is related in a series of pamphlets.

Balzac, Y. Louis Guez de (1596—1655): One of the writers who contributed most to the formation of the French language. His principal works are: "Letter to Courart Chapelain, &c.," "Entretiens ou dissertations littéraires," "Aristippe, ou la Cour, le Prince, le Socrate Chrétien;" also some French and Latin verses. Voltaire and La Harpe reproached him for having taken more care of the words than of the ideas.

vii 16—*Ont pris comme pour arbitre*: *Comme* here is expletive, *i.e.*, not necessary to the sense.

vii 19—*Deux épigrammes, l'un français, l'autre latin*: *Épigramme* is now only used as a feminine noun. "Ce mot," says Littré, "a été longtemps d'un genre incertain." (Cf. Montaigne iii.,

104), "Il y a *un* épigramme en Martial qu'est des bons."

Page vii *line* 20—*Les Elzéviers à Leyden*: Elzevirs or Elzeviers, Lat. Elzeverius, celebrated family of Dutch printers and booksellers, which flourished in the 16th and 17th century; the most known are—Bonaventure Elzevir, Leyden (1618—1653), and Abraham, his brother and partner. Their editions, almost every one of small size, are masterpieces of typography. Mr. Brunet has given a good *notice* on their editions. (*Manuel du Libraire.*)

EXAMEN.

vii 27—*Examen du Menteur* : The Examen was written in 1660 (whilst the original edition of "Le Menteur" is of 1644), at a time when Corneille, acting as a critic, set to work to comment himself on his principal dramas.

viii 1—*Don Juan d'Alarcon* : A Spanish dramatic author whom Corneille did not know when he wrote his "Au Lecteur" at the head of his play.

"Avant l'année 1846, le nom de Don Juan Ruiz de Alarcon ne se trouvait dans aucune biographie ; c'est cependant l'un des plus grands noms de la littérature espagnole. Alarcon se place, comme auteur dramatique, au-dessus de Maratin de Montabran, immédiatement après Lope de Véga et Calderon Schlegel, Bouterwek, et M. de Sismondi, qui se sont spécialement occupés du théâtre espagnol, passent sous silence cet homme remarquable, dont Corneille admirait le génie, et sur le compte duquel on n'a obtenu que récemment des renseignements biographiques assez incomplets.

"Ses compatriotes même l'ont oublié ; à peine le nom d'Alarcon apparâit-il de temps à autre, de la manière la plus vague, dans leurs annales littéraires : on ne le cite jamais.

"Pendant sa vie, plusieurs faussaires lui dérobèrent ses titres de gloire ; après sa mort les critiques ne parvinrent à les retrouver et à les lui rendre qu'avec difficulté ; Corneille lui-même, en lui empruntant le *Menteur*,

comédie qui a ouvert la carrière de notre gloire théatrale, attribuait à Lope de Véga cette œuvre qu'il appelle 'la merveille du théâtre, et à laquelle, dit-il, il ne trouve rien de comparable en ce genre chez les anciens ni chez les modernes.' Tout récemment, un écrivain de l'époque impériale, Victorin Fabre, attribuait à Francesco de Rojas la *Verdad Sospechosa*, œuvre prototype du *Menteur* ; il a fallu toutes les recherches réunies et successives de Nicolas-Antonio, de M. Salva, de M. Ferdinand-Denis, et les nôtres propres pour déterminer à peu près comment Alarcon a vécu et où il a vécu.

" Alarcon avait reçu de la nature et de la société plusieurs dons singuliers et disparates qui se détruisaient mutuellement : un génie oriental, un violent orgueil, une naissance noble, un berceau étranger, une grande distinction de manières et une difformité impossible à dissimuler. Il était Indien, c'est à dire né au Mexique, et il faut voir avec quelle supériorité de dédain les Espagnols ont longtemps traité les enfants de leurs colonies.

" Alarcon occupait à la cour de Madrid un poste honorable et surtout lucratif, à une époque où, comme le dit le Marquis de Louville, il y avait à peine assez d'argent dans les caisses pour fournir une olla-podrida à leurs majestés, et où commençait la rapide décadence de la monarchie espagnole. Au lieu de traîner sa vie dans cette pauvreté amère qui dévora les jours du Camoëns et de Cervantes, Alarcon se trouva de niveau avec les grands seigneurs du temps, qui devaient mépriser fort du sommet de leur ignorance et de leur fierté castillane, un poète, homme de finances, Indien et bossu.

" Le trait saillant de son talent, c'est l'héroïsme de la pensée, la magnanimité de la conception. L'essence du génie espagnol se trouve, pour ainsi dire, concentrée dan ses drames ; s'il a peu d'élans dithyrambiques, si ses pièces sont souvent irrégulières, il idéalise merveilleusement l'honneur, le dévoûment, le devoir, la loyauté féodale, le sacrifice de soi-

même aux autres, la force de l'âme. Tout l'interêt de ses œuvres est là."

Page viii *line* 8—*Mon aversion pour les aparté*: L., *a parte*, name given to the exclamations, words, and short phrases which the personage on the stage utters out of the dialogue, and which, destined to the spectators, are supposed to be heard by them only. One day Molière, Boileau, La Fontaine, and some other friends were conversing at dinner on the use of *apartés* on the modern stage. "Is it possible," exclaimed La Fontaine, "that the public should hear what another actor is supposed not to hear, though placed by the side of the one who is speaking?" Whilst he went on expanding with animation this idea, Boileau, who was sitting near him, said, pretty loudly, "What a fool! what a stubborn man this La Fontaine is!" The fabulist, hearing nothing, went on; but, seeing the other guests laugh, he inquired of the cause. "Well," answered Boileau, "you deny the vraisemblance of the *apartés*, and for a quarter of an hour I am abusing you in your face without your suspecting it."

viii 16—*L'unité de lieu*: One of the three unities which, according to the *Poétique* prevailing in the 17th century, was essential in any drama. The other two were: "l'unité de temps et l'unité d'action."

viii 18—*Celle de jour n'y est pas forcée pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entières*: This refers to the rule of the *unité de temps* (see note above), which exacted all the events of the drama to happen within twenty-four hours at the most. Cf. "Dans 'Le Menteur' tout l'intervalle du 3e au 4e acte vraisemblablement se consume à dormir par tous les acteurs; leur repos n'empêche pas toutefois la continuité d'action entre les deux actes . . . . . &c." ("Discours du Trois Unités.")

"Those foreign critics," says M. Guizot (in "Corneille and His Time"), "who represent the French drama subsequently to Jodelle, as trammelled by the general adherence of the public to the authority of Aristotle's

rules, either have not read Hardy, or appreciate very imperfectly his importance in the history of the stage in France. Hardy was irregular enough to have been a Shakespeare if he had possessed a Shakespeare's genius."

Page viii *line* 22—*Ne répond pas à la protase* : From the Greek πρότασις, part of the dramatic poem which contains the exposition of the subject. In Euripides the *protase* is sometimes replaced by a prologue explaining the situation beforehand. The Latin dramatists have transported the prologue on their theatres, and Plautus and Terence have especially observed that rule.

PERSONNAGES.

2 1—*Géronte* (Greek γέρων) : Old man. This name is often given to the fathers in the French comedy. At first the *Gérontes*, as one can see in the "Menteur," had nothing ridiculous; but they became soon on the comic scene the personification of stinginess, stubbornness, and credulity. Rotrou in his comedy of "La Sœur généreuse" (1645) introduces a *Géronte* who is the sport of a skilful valet; but it is Molière who has given to that personage his typical character, first in his "Médecin malgré lui" (1666), then in his "Fourberies de Scapin" (1671). Regnard has also introduced a *Géronte* in his "Joueur," in "Le Retour imprévu" and "Le légateur universel." Molière and Du Croisy have excelled in acting the part of Géronte. Grandmesnil, Bonneval, De Vigny et Provost, &c., have also been very famous in the same parts.

2 7—*Isabelle* : This name has been frequently given to the *amoureuses* on the French stage, very likely on account of a clever actress, Isabelle Andreini, who had great success in Paris in 1578. *Jouer les Isabelles* means to act the part of *amoureuses*, sometimes also of soubrettes and colombines.

2 9—*Cliton* : Name frequently given on the French stage to a skilful and clever valet of comedy, the ancestor of the modern Figaros.

In the original cast Géronte's part was acted by Bellerose, Alcippe's by Beauchateau, and Cliton's by the celebrated Jodelet.

Page 2 *line* 11—The scene is in Paris, in the first act in the Tuileries, and in the four others at La Place Royale.

ACT I.

Scene I.

3 1—*Robe pour l'épée*: The study of law for the military career.

3 4—*Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois*: And I have been a bankrupt to (that is to say, I gave up). Dorante jests in the style of the Courts of Law.

3 5—*Dedans les Tuileries*: Instead of *dans les Tuileries*. In the actual language *dedans* means within, and is not to be used with an object: It may also be taken as a noun—*le dedans*, the inside; but the poets of the seventeenth century often used it as a preposition. Voltaire calls it a mistake.—Les Tuileries, a palace in Paris, so called from the tile-fields which existed there in 1342. Francis I. purchased the original small house called the Hôtel des Tuileries, 1518, for his mother, and Catherine de Medicis chose it for the site of a new palace. It was completed by Louis XIII.; captured by the people of Paris, August 10th, 1792, 28th July, 1830, and 24th February, 1848. The central part was destroyed by fire during the last days of the Paris Commune (May 24th, 1871).

3 15—*Et jamais comme vous on ne peignit Barthole*, or Bartole: Italian jurist (1313–1356).

4 2—*Faire le fin*: To act the sly one; to finesse. Compare the proverb, "à fin fin et demi," with the English saying, "diamond cut diamond."

4 9—*De passer pour un homme à donner tablature*: To cut out work, for the word *tablature* means some indication in the teaching of music, presented in the shape of a table; fig. it means a difficult or embarrassing question.

Page 4 *line* 16—*Tu prends mon sens à gauche* : You mistake my idea ; lit., you take my idea left-handed, in the wrong way.

4 21—*Debiter leurs fleurettes* : To talk soft nonsense, to make love.

4 23—*Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux* : You are of a figure to aim at something better; *encolure* derived from *cou*, neck, means the general appearance.

4 25—*Et le jeu comme on dit n'en vaut pas les chandelles* : It is not worth trying; it is not worth powder and shot; it is not worth while. This proverbial locution is very old, and was used originally about the games of cards when the stakes were not worth the candle which lighted the players.

5 10—*Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre* : And there, by default of something better, a mere fool attracts attention ; lit., is exposed in show. This word *montre* meant at the time of Corneille a review of troops. It is what a certain Italian translator of "l'Illustre Bassa" did not know, who "pour dire que Soliman donna deux *montres* à son armée a mis *due orologi*."—Tallemant "Historiettes," vii., 437.

5 20—*Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs* : *Badaud*, deriv. *bailler*, vieux français béer, Italian *badare*, Latin *badare*, originally to open the mouth, to gape ; hence to look at a thing with astonishment and stupidity.

5 25—*Chacun s'y fait de mise* = S'y fait valoir. See "Lexique de la langue de Corneille" (edition Regnier). Voltaire says, "Peut-être cette expression pouvait passer autrefois."

5 26—*Autant comme il se prise* : The correct form would now be *autant que*; *priser* = *estimer*. Cf. Act iv., v. 146 . . . "Ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise."

5 34—*Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne*: "Many give much whose liberality deserves no gratitude." Voltaire says on that passage : "Molière n'a point de tirade plus parfaite. Terence n'a rien écrit de plus pur que ce morceau."

6 6—*D'un contre-temps*: It ought to be *tellement à*

contre-temps; the idiom is not *faire d'un contre-temps*, but *faire à contre-temps*, as Voltaire justly remarks.

Page 6 *line* 14—*Penses-tu qu'il t'en die*: Instead of *dise*.

Scene II.

6 17—*Comme se laissant choir*: Old French *cheoir*; L. *cadere* (which very likely was pronounced in later times as of the second conj., *cadère*); Provençal *cazér*; It. *cadér*. This verb is now obsolete. The infinitive is the part of the verb which has survived the last. The future, *je cherrai*, has also been long employed. The compound *échoir* is of frequent use.

6 19—*Favorable office*: *Office* in that meaning is now rather obsolete. Cf. Corneille, *Rodogune*, Act iv., "Demeurez, Laonice; vous pouvez comme lui me rendre un bon office."

6 22—*Que cette occasion de vous donner la main*: Cf. the first interview of Faust and Gretchen. Voltaire says, "Si cette Clarice n'avait pas fait un faux pas, il n'y aurait donc pas de pièce? Ce défaut est de l'auteur espagnol. L'esprit est plus content quand l'intrigue est déjà nouée dans l'exposition."

7 13—*L'heur en croît d'autant plus moins elle est méritée*: Grammatically it ought to be qu'*elle est moins méritée*. *Heur* (L. *augurium*), *luck*, is now obsolete. It is the same word which has formed the nouns, *malheur* and *bonheur*.

Scene III.

8 6—*Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne*: Allusion to the guerre de *trente ans*. (See above, p. vi., note 25.)

8 8—*Dedans votre quartier*. (See above, sc. i., p. 3, note 5.)

8 20—*Et même la gazette a souvent divulgué*: From Italian *gazzetta*, at first used to express a small coin, which was given for prize to the newspapers, and has at last signified the paper itself. This deriv. is according to Ménage. Scheler derives gazette from *gazza*, a magpie, because the first journals were, as he says,

the Image of a magpie. Diez approves of this second etymology.

Page 9 *line* 3—*Maraud*: Knave, scoundrel; deriv. very disputed.

9 13—*Vaincre dans les combats, &c.*: This warlike attitude of Dorante, when beginning to court a lady, is quite in accordance with the manners of the time. Le Chevalier de Charny, one of the characters who appear in the gallery of "les Divers Portraits" (edition 1659), by Mme. de Montpensier, confesses that it seems to him indispensable for a lover to have taken part in some distant military feat before daring to show himself to ladies: "Il me semble que devant que de me hasarder à la galanterie, je dois m'être fort hasardé à la guerre, et qu'il faut avoir fait plusieurs campagnes à l'armée premier que de faire un quartier d'hiver à la cour." Cf. encore "le Pasquiln de la Court (1622)," where is mentioned some match for Dorante—

> Un galant
> Qui contrefasse le vaillant
> Encore que jamais son épée
> N'ait été dans le sang trempée.

Cf. Jodelle's *Eugène*, Act iv., scene iv.—

> Premièrement estonné m'ont
> Avec leurs mots comme *estocades*
> Capo de Pious, estaphilades
> Ou autres bravades de guerre.

Cf. La Fontaine, "IXe fragment du Songe de Vaux, apropos de Mars et Vénus"—

> Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats,
> Parla de contrescarpe et cent autres merveilles
> Que les femmes n'entendent pas
> Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.

9 17—*Alcippe vient; il aura de l'ombrage*: Here it means defiance, suspicion. Cf. Racine: "Un vizir au Sultan fait toujours quelque ombrage."

9 22—*Cajolée*: Several derivations have been proposed; some grammarians derive it from *caveolea*, deriv. of *cavea*, cage; *cajolée* would then mean, as *enjôlée*, to succeed to catch a bird, or to tame it; to seduce. But it is evident that the first meaning of the word was to sing. "Cageoller comme un gay," dit Paré. The prefix *ca* may be considered

as iterative, and the word *jolée* connected with the form *jol, joli,* which originally meant cheerful, gay.

SCENE IV.

Page 10 *line* 5—*Elle loge à la Place* : Cliton speaks according to the Parisian fashion. "La Place," then, without anything else, meant La Place Royale. Cf. Mme. de Sevigné (Lettres, 30 juillet, 1677), "Prenez-vous la maison de la Place pour un an ?—Je n'en sais rien."

La Place Royale : Now Place des Vosges, a public square in Paris, between the Rue St. Antoine and the Rue des Vosges ; was begun 1604 by order of Henri IV. ; finished 1612. It is formed of a square of symmetrical buildings in Renaissance style, divided in 35 pavillons with balconies, high windows and high slate roofs.

10 14—*Je crois que ce soit l'autre* : Je crois que ce *soit* is a mistake ; *je crois que* is used with the indicative mood : "Je crois que c'est l'autre." For this frequent use of the subjunctive in Corneille see the Introduction in Godefroy : *Lexique* de la langue de Corneille.

10 27—*Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté* : *Magot,* a big monkey, hence a very ugly person. Many derivations have been proposed, namely, *Magodus,* a personage of the ancient theatre ; *Mimus, Macchus,* a sort of buffoon on the Roman stage. Neither are satisfactory.

SCENE V.

11 20—*Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir* : You will forgive it on account of my pleasure at seeing you.

14 15—*Cependant que les eaux* : *Cependant que* is now obsolete ; it ought to be—*pendant que.*

15 3—*Faites état de moi* : *Faire état de,* generally, to esteem ; here, to reckon on, to depend on. Obsolete in that sense, whilst it is very often used in the other acceptation. Cf. Rotrou—

C'est un très-grand défaut de ce siècle où nous sommes
On n'y fait plus *d'état* du mérite des hommes.

SCENE VI.

Page 15 *line* 18—*Quand je vous ois parler de guerre et de concerts*: Old form coming of the obsolete *oir*, *ouïr* (L. *audire*), to hear; still used in *ouï-dire*. Ex., "Je le sais par *ouï-dire*," I know it for having heard people say so.

15 20—*Festins qui ne vous coûtent guères*: The correct spelling is *guère*. This word is of German origin, and corresponds, according to Littré, to the O.H.G. *weigaro* (much), contracted into *weig'ro*, hence the Provençal *gaigre*, *guère*. "S'il eût guère vescu il eût conquis toute l'Italie," says a chronicle of the fourteenth century.

16 6—*Je sais le Code entier avec les Authentiques*: Corneille means by *Authentiques* the summaries of the Novelles which have been placed in the *Code de Justinien* after the abrogated constitutions.

16 7—*Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat*: The first digest of the Roman laws was made by Varro, 66 years B.C.; but the term digest is generally applied to the Pandicts of Justinian, which formed the second part of his Code, finished in 529. The School of Bologne had divided the digest in three parts, named "*le vieux Digeste, l'Infortiat et le nouveau Digeste*."

16 8—*Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat*: Jason Maino (*Jaso Magnus*), a great jurist (1435-1519). Balde de Ubaldis (Pietro) Italian jurist (1324-1400), disciple of Bartole. Accurse (François) an Italian jurisconsult, born at Florence in 1182, author of the *Great Glose*, which was long an authority. His name has also been mentioned by Boileau in the Lutrin—

> A ces mots il saisit un vieil Infortiat
> Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat.

Alciat (André), 1492-1550, professed jurisprudence at Avignon, Bourges, Milan, Bologne, and Ferrara.

16 11—*Qu'un homme à paragraphe*: Lit., what a pleasant lover is a man who speaks paragraphically! *i.e.*, pedantically, a man who smells of the shop.

Page 16 *line* 13—*Tout le secret ne gît*: Lit., the secret lies (L. *jacet*), the whole secret consists in . . ., &c. *Gît* is now obsolete, except in the phrase, *Ci-gît*, here lies; the infinitive was *gesir*. The other parts still used are pr. part. *gisant*, 3rd per. pl. indic. present *gisent*, and imperf. *je gisais*, *tu gisais*, &c. Deriv., *gesine*, *gisement*, *gîte*.

16 16—*Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas*: Names of the generals of the Emperor Ferdinand III. The campaigns in which Dorante boasted to have taken part had been brilliant. On the 3rd March, 1638, the Duke of Weimar had taken prisoners the four generals of the Emperor, and Jean [de Vert was brought in triumph to Paris.

16 17—*Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares*: *De qui* is now obsolete. We would say now *dont*. *De qui* is still sometimes used for *of whom*, but never for *of which*.

16 19—*Avoir toujours en bouche*: Instead of *à la bouche*, which would be more correct.

16 20—*Vedette, contrescarpe, et travaux avancés*: *Vedette*, Italian *vedetta*, probably, according to Diez, corruption of *veletta*, deriv. from *veglia*, L. *vigilia*, watch. *Escarpe*, Ital. *scarpa*, connected with German *sharf*, Eng. sharp, meaning cutting, pointed.

16 22—*On leur fait admirer les baies qu'on leur donne*: *Baies*, *ou bayes*, mystification, nonsense; from *bayer*, to open a wide mouth, vainly to wait for or look stupid. Cf. the phrase *bayer aux corneilles*, to gape in the air, to stand gaping.

16 32—*Je tombe de bien haut*: I fall flat down.

16 33—*Urgande et Mélusine*: Names of two celebrated fairies. *Urgande* was the fairy protectress of Amadis de Gaule. *Mélusine*, celebrated *magicienne* (see Jehan d'Arras in a romance of 1478) in the tradition of Poitou; married Raymondin, Count of Poitou. She was changed every Saturday into a snake on account of her having murdered her father. Her husband having once perceived her in her metamorphosis, shut her up in a cave of his Château de Lusignan.

Page 17 *line* 14—*Quel plaisir on a lors*: Instead of *quel plaisir on a alors*, which would be a *hiatus*, or a meeting of vowels, forbidden by the rules of French prosody.

17 15—*Leurs nouvelles au corps*: Instead of *dans le corps*.

17 21—*Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre*: This line is not good enough for the end of an act. Just at the fall of the curtain there ought to come some verse of more importance. But still it leads the spectator to expect more exploits from Dorante, and thus keeps our curiosity in suspense, which aim the dramatic author must have in view.

ACT II.

Scene I.

17 24—*Par quelque haut récit qu'on en soit conviée*: *i.e.*, However beautiful may be the reports by which one is allured to it. *En* is here grammatically incorrect. It ought to be *y*, because *convier* takes the dative or the preposition *à*: *Je vous convie à cela; je vous y convie.* Notice the feminine gender *conviée*, though referring to *on*, generally used with the masculine; but it is a lady who speaks. At the time of Corneille the French orthography was still very undecided.

18 7—*Est la même justice* = *Est la justice même*, is justice itself, is perfectly just. *Même* has a different meaning according to its place. Literally *la même justice* means the same justice; Corneille often used the word in that way; see "Le Cid," *ce vieillard est la même vertu*, i.e., *la vertu même*.

18 10—*Dessous votre fenêtre*: Instead of *sous*. *Dessous*, as *dedans*, *dessus*, is used without any complement.

18 15—*Croire un père à sa parole*: The ordinary idiom is *croire sur parole*.

18 19—*Je cherche à l'arrêter, parce qu'il n'est unique*: rather obsolete; in prose we would say now *parce que c'est mon fils unique*.

Scene II.

Page 19 *line* 14—*Eh bien, qu'il parle à vous*: A slight incorrectness; it ought to be *qu'il vous parle.* Sometimes personal pronouns are repeated by emphasis, as "Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours" (Rac., Iphigénie, act. iv., sc. vi.); but here there is only one pronoun, and it ought to precede the verb. But very likely in the 17th century this rule was less stringent.

Scene III.

21 6—*Ton père va descendre, âme double et sans foi*: Voltaire says: "On tutoyait alors au théâtre. Le tutoiement qui rend le discours plus serré, plus vif a souvent de la noblesse et de la force dans la tragédie . . . Remarquez cependant que l'élégant Racine ne se permet guère le tutoiement que quand un père irrité parle à son fils, ou un maître à un confident, ou quand une amante emportée se plaint à son amant."

21 21—*Je meure, en vos discours, si je puis rien comprendre*: Instead of *que je meure!* This subjunctive without the conjunction is a remnant of the Latin construction. French at the time of Corneille was not yet so analytical as it is now.

22 8—*Tu n'as point lors de père*: i.e., *alors tu ne te soucies pas de ton père*, then you do not care about your father. *Lors*, L. *illa hora* (the *s* is the characteristic of the adverb).

22 17—*Et si je le connoi!* Understood, some vow, like *que je meure si je le vis jamais*, may I die if ever I saw him, or if I know him. *Connoi*, now it ought to be *connais*, but the old spelling was nearer the Latin (*cognosco*); the *s* as affix of the first person sing. hardly goes back beyond the 16th century; "anciennement la diphthongue *oi* se prononçait toujours comme dans *loi*. La grammaire d'Oudin publiée en 1645 admet comme exceptions: *soit*, *croit*, *cognoistre*, *paroistre*, *adroit*, *droit* (ad.), *froid*, *estroit*, *courtois*, *françois*, &c. Mots qu'il est plus doux et plus mignard, dit Oudin, de prononcer *sait*,

crait, connaître, paraître, &c. . . . Dict. de la langue de Racine au mot Rime" (*Note de l'édition Lefevre. Firmin Didot,* 1854).

Page 22 *line* 18—*Son père avecque toi*: *Avec*, formerly *aveuc, avoc,* from L.L. *ab-hoc. Avecque* seems to have been frequently used by poets, instead of *avec,* to gain one syllable.

22 21—*Son père, de vieux temps, est grand ami du mien*: Instead of *depuis longtemps.*

23 23—*Je ne t'écoute pas à moins que m'épouser*: Too concise, instead of *à moins que tu ne m'épouses,* or *ne veuilles m'épouser.*

23 25—*Et deux baisers en gage*: Voltaire here quotes Montaigne's passage alluding to the custom prevailing in France, "Une desplaisante coustume et injurieuse aux dames d'avoir à prester leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit."—(Montaigne, Essais III., ch. v.)

Scene IV.

24 12—*Règleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes*: Will decide by their result whether you will have to rejoice or weep. "*Régler,*" says Voltaire, "is not good French here;" "régler" ne veut pas dire causer; on ne peut dire régler des larmes, régler des plaisirs.

24 14—*Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien!* A line too tragic for comedy, though comedy sometimes, as Voltaire reminds us, after Horace, is allowed to raise her tone—"Interdum tamen et vocem comœdia tollit."

24 18—*Qu'il faut le quereller*: *i.e.*, "lui chercher querelle, le défier" (to challenge him).

Scene V.

24 20—*Me ferait malade*: It ought to be *me rendrait malade.*

24 25—*Quelque Amphion nouveau*: Amphion, son of Jupiter and Antiope, a great musician, who is said to have moved stones by the power of his lyre. The walls of Thebes were built by this magic influence, according to mythology.

"Dictus et Amphion Thebanæ conditor urbis" (Hor. A.P. 394):

Aux accents d'Amphion les pierres se mouvaient
Et sur les murs de Thèbe en ordre s'élevaient.

Page 25 *line* 1—*Paris voit tous les jours de ces métamorphoses:* Notice the idiomatic *de*; it means *quelques unes de ces métamorphoses*.

25 2—*Dans tout le Pré aux Clercs*: This name was given in the middle age to a field near Paris, situated on the left bank of the Seine, near the famous Tour de Nesle, in the space occupied now by the Faubourg St. Germain. It was thus named because it was the playground of the clerks and University scholars. It was also the traditional place of meeting for duellists.

25 4—*Du palais Cardinal*: Now the Palais-Royal, built by Jacques le Mercier on the ruins of the Hôtels de Mercœur and de Rambouillet. Richelieu had a marble tablet placed over the porch with the inscription "Palais Cardinal," which, though criticised, remained till the time when Louis XIV. inhabited this palace, which Richelieu had bequeathed him. "This part of Paris, now one of the most peopled," says Voltaire, "was only formed of meadows surrounded with ditches when the Cardinal Richelieu selected it for the site of his palace."

25 15—*Te puisse être avenu*: Now *advenu*. *Avenir*, or *advenir* (L. *advenire*), means what happens unexpectedly; deriv. *aventure*, hence *par aventure* = *par hasard*.

25 27—*Ah! Monsieur, j'en frémi*: The old spelling *frémi*, instead of *frémis*, was more rational; there is no *s* in Latin in the first person *fremo*, the *s* is the mark of the second person. (See above, p. 22, line 17.)

27 5—*Elle est de fort bons lieux*: From very good quarters, she belongs to a very respectable family; *lieu* in that sense is now obsolete.

27 6—*Que votre humeur souhaite*: Formerly *humeur* meant disposition of mind, either good or bad; now it means more often bad temper, or at least tendency to change one's fancies. Souhaiter, der. fr. O. Fr. *hait* (*gré*, plaisir, inclination).

Page 27 *line* 7—*Sachons, à cela près*: Too concise. *Savoir* cannot be used without an object. It means, let us know the facts for all that. *A cela près* has generally another meaning, viz., *with that exception.*

27 10—*Je n'ai jamais ouï*: See note, sc. vi., 1st act.

27 22—*Qu'en son quartier souvent*: *Quartier* had then about the same acceptation as the English word quarter. Now it means neighbourhood, or a part of a town, except in such phrases as *quartier général, quartier-maître.*

27 25—*Le second de septembre*: In modern French it ought to be *le deux septembre.* French in the time of Corneille had many reminiscences of the Latin construction.

27 29—*Me cache en sa ruelle*: Hides me in her *alcove. Ruelle* is the diminitive of *rue*, street; and most commonly means a lane.

28 4—*Avait lors à souffrir*: See note above.

28 13—*N'ayant point d'horlogiers*: The present orthography is *horloger*, but in the seventeenth century they said indifferently *horloger* or *horlogier*, hence *horlogiers.*

28 19—*Fait marcher le déclin*: Obsolete (main-spring of firearms), the proper word now would be *la détente.* Le déclin (trigger) est, says Littré, le ressort par lequel le chien d'un fusil ou d'un pistolet s'abat sur le bassinet.

29 11—*Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace*: *Bonace* rather obsolete; calm weather, a smooth sea. Cf. "Le Cid," Act ii., sc. 3, "Un orage si prompt qui trouble une bonace." This word is seldom used. Do not confound with it the homophonous familiar adjective *bonasse*, simple-minded, good-natured.

29 25—*Le bonhomme en tient-il?* Is the good old man taken in?

30 12—*J'étais dans le panneau*: I was caught. *Panneau*, snare, trap. *Panneau*, pièce de bois ou de vitre enfermée dans une bordure; aussi filet carré, d'où la locution, *donner dans le panneau.* (Scheler.)

31 8—*Coule-toi là-dedans*: Glide within, insinuate yourself within.

31 20—*Vienne encore un procès*: Let another lawsuit come. Notice this subj. without the conjunction.

ACT III.

Scene I.

Page 32 *line* 6—*Mon heur en est extrème*: See above. *Heur* is here employed in the sense of *bonheur*, but originally it meant only luck, either good or bad. Cf. "*Tant d'heur et tant de gloire*" (Cinna).

32 18—*Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite*: Rather too concise to be very clear: the affair is planned and settled, and the matter is as good as if done. Cf. Mélite, ii., 5: Cela vaut fait, monsieur.

Scene II.

33 23—*L'ardeur de Clarisse est égale à vos flammes*: Notice this metaphoric style, which prevailed in literature at the time of Corneille.

34 2—*Coiffe abattue*: Hood down.

34 25—*A dormi toute nuit*: The suppression of the article is incorrect; *toute nuit* means every night, and not all night.

34 31—*La valeur n'apprend point la fourbe en son école*: Valour does not teach deceit in its school. There is some ambiguity in this phrase on account of the double meaning of the French word *apprendre*, which is at the same time to teach and to learn.

35 7—*A nous laisser duper, nous sommes bien novices*: We must have great inexperience to allow ourselves to be thus deceived.

35 20—*Dorante avecque son audace*: See above, note page 22, line 18.

Scene III.

36 20—*Sur chaque occasion tranchent des entendus*: On every subject they assume airs of competency. *Sur* is not satisfactory here; *en* would be more correct. *Trancher de*, to assume airs of, is generally constructed with a noun or adjective, not with a participle; "trancher du gentilhomme, trancher du grand seigneur."

Page 37 *line* 5—*En matière de fourbe il est maître, il y pipe*: *Piper* usually means to cheat; here to surpass others, to beat them, to excel.

37 29—*Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures*: You are going to make an imprudence; you cease to be on your guard, and trespass the limits of moderation.

Scene IV.

38 24—*Le divertissement serait rare ou je meure*: This would be great fun, rare sport, on my life!

38 26—*Vous piper en votre art*: To cheat you; here to beat you in your very art.

40 13—*Ce sont pièces qu'on vous a faites*: They are tricks which have been played upon you.

41 10—*Un grand foudre de guerre*: A great warrior. *Foudre* is an irregular noun; it has two genders. Usually it is feminine, and means thunder; but in the simile, *foudre de guerre*, it is masculine.

42 12—*Grand donneur de bourdes*: Greatly fond of playing tricks and taking other people in.

42 15—*Je fais par cet hymen banqueroute à tous a utres*: By this marriage I have rendered every other impossible; viz., I am protected against every other.

44 6—*Vous couchez d'imposture et vous osez jurer*: You make show of falsehood, and nevertheless you dare to swear. The expression is borrowed from the game of cards, as *coucher de l'argent sur une carte*, to lay money on a card, now obsolete; but some analogous idioms still remain, as *coucher sur le papier*, &c.

44 11—*J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous*: I took many other people in, in the same way. See above, page 16, line 22.

Scene VI.

44 13—*A deux doigts de ma perte*: Within an inch of my ruin.

44 19—*Le peut-être est gaillard*: This *perhaps* is bold.

44 20, 21—*Je quitte encor ma part, et tienne tout perdu pour un peu de traverse*: That I should give up my part and consider everything lost on account of a small obstacle.

Page 45 *line* 8—*Allons sur le chevet rêver quelque moyen*: Now it ought to be, *rêver à quelque moyen*. Cf. Molière in *Un Critique de l'École des Femmes*, "il faudrait *rêver* quelque incident."

45 11—*Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune*: Such a woman who rebukes may yield if you insist and importunate her.

ACT IV.

Scene I.

46 7—*A lui faire présent mes efforts seraient vains*: Vainly would I try presents with her.

46 23—*Sur son esprit vos dons fassent vertu . . .*: *Faire vertu*, have power; work wonders.

47 10—*Comme on nous fit lors une paix telle-quelle*: *Tel-quel, talis qualis*, a patched-up settlement, not lasting.

47 12—*Qu'à la première vue il en faudrait tâter*: We agreed secretly that we should try our valour the first time we should meet again.

47 16—*Nous vidons sur le pré l'affaire: Vider une querelle*, lit. to empty; *i.e.*, to settle, to terminate a quarrel on the field by a challenge. *Sur le pré*, on the meadow; the most usual phrase is *aller sur le terrain*.

47 17—*Le perçant à jour de deux coups d'estocade*: *Percer à jour*, to pierce through; *estocade*, thrust or lunge, derived from *estoc*, formerly a long and narrow sword. Italian, *stocco*; German, *stock*; English, *stick*.

Scene II.

48 15—*Cependant qu'au logis mon père se délasse*: *Cependant que* (obsolete); it would be now *pendant que*.

Scene III.

48 22—*Vous m'en donnez aussi*: *En donner*, to tell stories, to take in, to make fools of people.

49 12—*Que nomment nos guerriers poudre de sympathie*: It is said that a certain Chevalier Digby brought to France this pretended remedy.

He exposed his opinions before the Académie de Montpellier in a *Discours* dated 21st Dec., 1651. The inversion, *que nomment nos guerriers*, instead of *que nos guerriers nomment*, is incorrect.

Page 49 *line* 22—*En moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas* : It is forgotten in no time; the usual phrase is *en moins d'un tour de main*, *i.e.*, in less than a trice, in a turn of a hand, in a winking of an eye.

SCENE IV.

50 27—*N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris* : To send only a valet would smell of contempt. Notice the idiomatic use of *son*.

52 3—*Les nobles de province y sont un peu fâcheux* : Importune, wearisome.

52 4—*Son père sait la cour* : His father is up to the Court manners ; knows the etiquette.

SCENE VII.

54 26—*C'est un homme qui fait litière de pistoles* : A man who scatters pistoles about, who throws money away.

55 2—*Tu viens d'entrer en goût* : Your appetite is only just awaking.

56 5—*Peut-être que tu mens aussi bien comme lui* : Now, *aussi bien que*, as well as he. Notice *lui* after preposition ; the French always use the objective case of the pronoun after prepositions.

SCENE VIII.

56 23—*Elle a vu le poulet* : *Poulet*, love-letter (derivation very much disputed).

57 23—*Conte-lui dextrement* : Dexterously; cf. *adroitement*, which comes from the same root, as shows the former spelling, *adextre*. See, for instance, Villon, " Ballade de la belle Haulmière :"

Et vous, la gente saulcissière,
Qui de dancer estes adextre.

SCENE IX.

58 17—*J'en réponds corps pour corps* : I answer for him on my life.

Page 58 *line* 23—*Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie*: Take great care of what you do, and do your part well. *Partie* is not the proper word here, it ought to be *ton rôle*.

59 11—*Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent*: "N'en casser que d'une dent," proverbial phrase. Cf. "Ne dormir que d'un œil."

60 2—*Mais il est saison que nous allions au temple*: Instead of *il est temps*.

60 8—*Il est homme à prendre sur le vert*: Very likely *à prendre à l'improviste*. Voltaire made a long dissertation on that idiom without finding a satisfactory explanation. Richelet says that *prendre quelqu'un sur le vert* means while he is still very young, which is not much more plausible.

ACT V.

Scene I.

60 13—*Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers*: See note 7, page 16. Poitiers, town of France, formerly capital of Poitou, known by the Romans as Limousin, afterwards took the name from its inhabitants, the Picteoi or Pictoues.

60 19—*Mais un peu mal en biens*: But rather badly off as regards fortune.

61 15—*D'une longue hantise*: Frequentation, haunting, intimacy.

62 12—*Vous en tenez aussi bien comme nous*: See above page 29, line 25.

62 15—*Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien*: That will comfort your collateral relations, *i.e.*, your brothers, sisters, or kinspeople other than your lineal descendants. *Lineal* descendants proceed one from another in a direct line; *collateral* relations spring from a common ancestor, but from different branches of that common *stirps* or stock. (Blackstone.) Philiste means that if Géronte has no other daughter-in-law than the Ophise whom Dorante pretends to be his wife, and

who does not exist, his collateral kinspeople will be delighted, because they will have more hopes on his succession. Collateral is generally used in French in the sense of distant relations, as in the following passage of Voltaire—

> ..... Hélas, dès qu'on enterre,
> Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
> Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.

Cf. *aussi* Regnard—

> Où pourrait-on rien voir qui fît plus de plaisir
> Que de *collatéraux* cette troupe affligée,
> Le maintien interdit et la mine allongée,
> Lisant un testament, où, pâles, étonnés,
> On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez?

SCENE III.

Page 63 *line* 16—*Du vice où je te voi*: *Où*=*dans lequel.* Notice the frequent use of adverbs of place instead of relative pronouns in many languages.

64 9—*Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier*: The story which last night you caused me to circulate. Notice the definite past. In modern French the indefinite past, especially in the north and centre of France, is used in preference.

64 16—*Que ton effronterie a surpris ma vieillesse*: *Surpris*=*trompé.*

64 19—*Tu me fais donc servir de fable et de risée*: You make me the fable and the sport of every one.

64 26—*Ne dût tout accorder à ton contentement*: Did you not know that my consent was to yield everything to make you content, happy? This phrase is not very clear.

64 28—*Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue*: *Consentir* is only used now with the preposition *à*. It ought therefore to be *consentait à tes yeux à l'hymen d'une inconnue.*

65 7—*Une assez rude touche*: There is a pretty severe trial for your skill.

65 20—*Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme*: Irregular construction=*que ses beautés venaient d'allumer*, had just lighted up.

65 29—*Tu me fourbes encor*: *Fourber*=*tromper;* deriv. probably from *fourbir*, Eng. *furbish*, Ital. *forbire*, O.H.G. *furban*, to clean, to rub. It is by a similar metaphor, says Scheler, that

the Greek has produced the expressions, ἐπίτριμμα, περίτριμμα, cunning fellow, rascal, from the verb τρίβειν, to rub. Cf. also *polisson*, from *polir*, to polish, and *fripon*, which Diez derives from Old Scandin. *hripa*, to be quick and agile.

Page 66 *line* 21—*Que tu ne mourras point que de la main d'un père*: *Point* is here expletive and useless; *ne...que* is enough to express not...but.

Scene IV.

66 28—*Toute tierce, dit-on*: *Tiers*, adj., F. *tierce*, L. *tertius*; only used in a few phrases, as *un tiers*, one third, *une tierce personne*; and also in fencing, *en tierce*, in opposition to *en quarte* (inside and outside).

67 1—*Ne raille pas que tu ne me déplaises*: *Que tu ne me déplaises* = *si tu ne veux pas me déplaire*. This construction is obsolete now, especially because the first verb is in the imperative.

67 7—*Je l'entends au rebours*: I understand it in the reverse.

67 15—*Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément*: *Ou je meure*; we have met several times already with this phrase, which was evidently a common oath at the time.

67 17—*De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée*: *Gêné*, from *gêne*, from *géhenne*, Lat. *gehenna*, Greek γέεννα, Heb. *gëhinnom*, name of a valley near Jerusalem where the idolatrous Israelites had sacrificed their children to the god Moloch; hence the place of condemnation and torment in modern times. The word *gêne* has lost a good deal of its original strength, and simply means an embarrassment, a trouble.

Scene V.

68 17—*L'affaire en est vidée*: The thing is quite certain, it is a settled matter.

69 1—*Voyez la bonne pièce avec ses révérences*: See the good character! with her curtsies!

70 14—*Mais ce n'est pas son vice*: It is not his main fault.

Page 71 *line* 17—*Et m'en conte de jour*: *En conter à*, to court, to make love, to speak soft nonsense.

71 18—*Ah, quoiqu'elle vous die*: Archaic present of the subj. (now *dise*). It is frequent in the dramatic poetry of the seventeenth century. In fact *die* is derived very regularly from *dicam*.

72 8—*Votre âme inquiétée*: Means *qui s'inquiétait*, your mind preoccupied by another. Obsolete in that sense.

72 19—*Je serai marié si l'on veut en Alger*: Notice *en* before names of towns as it often occurs in Corneille and Racine, as: *J'écrivis en Argos* (Racine, "Iphigénie," act i., sc. i.)

73 7—*M'en a fait un secret entretien*: Has told me in a secret conversation.

73 8—*Bonne bouche! j'en tiens*: Good chatterbox, I am done.

73 13—*Changeons de batterie*: Let us try another dodge.

74 2—*Je vous en donnais plus que vous ne m'en donniez*: I deceived you more than you deceived me.

74 20—*Clarisse m'a fait pièce*: Has played me a trick.

74 27—*Vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire*: The metaphor is rather poor.

75 3—*Des tours de passe-passe*: A slight of hand.

75 12—*Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien*: Without the invented marriage at Poitiers his chances were destroyed.

75 13—*Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien*: "Faire un mauvais entretien est un barbarisme," says Voltaire, I shall not give him.

SCENE VII.

76 4—*Venez donc recevoir ce doux commandement,*
Venez donc ajouter ce doux consentement:
Corneille was very fond of the alternate dialogue which reminds us of the Virgilian *amant alterna Camœnæ*.

76 6—*Il ne pleuvra plus guères*: This spelling is more correct than the one now prevailing, *guère*; it comes from the old French *guerres*, *waires*; Wallon *wair*, Ital. *guari*. This adv. is synonymous of *beaucoup*, and only means *peu* (little) by its association with the negation *ne*; but many other derivations have been proposed.

APPENDICES.

La comédie du *Menteur*, qui précéda de vingt ans celles de Molière, fut empruntée des Espagnols, comme le *Cid* : ainsi nous devons à d'heureuses imitations, embellies par la muse de Corneille, la première tragédie touchante et la première comédie de caractère que l'on ait vues sur notre théâtre ; et l'auteur fut, dans l'une et dans l'autre, également supérieur à tous ses contemporains. C'est dans le *Menteur* qu'on entendit pour la première fois sur la scène la conversation des honnêtes gens. On n'avait eu jusque-là que des farces grossières, telles que les jodelets de Scarron et de mauvais romans dialogués. L'intrigue du *Menteur* est faible, et ne roule que sur une méprise de nom qui n'amène pas des situations fort comiques. Mais la facilité et l'agrément des mensonges de Dorante, et la scène entre son père et lui, où le poète a su être éloquent sans sortir du ton de la comédie, font toujours revoir cette pièce avec plaisir.—(La H.)

Le caractère du Menteur, de Dorante, dit M. Geruzez, est tracé de main de maître ; il y a dans ses hâbleries une verve, une bonne grâce de jeunesse qui entraîne, et les incidents qu'amène cette manie de son esprit s'enchainent avec tant de vivacité et de naturel, que cette image d'un travers qui côtoie le vice devient un véritable enchantement. Personne avant Corneille n'avait donné à la versification française cette allure dégagée, cette prestesse de mouvement qui répond à tous les caprices d'une conversation spirituelle et enjouée. Ce n'est pas à l'hôtel de Rambouillet qu'il avait trouvé le modèle de ces entretiens sans apprêt, de ces plaisanteries sans affectation, de ces saillies si promptes et si nettes.

M. St. Marc Girardin, dans son *Cours* de littérature dramatique, a presenté aussi de judicieuses réflexions sur le rôle des pères dans le théâtre de Corneille et en particulier sur Géronte dans le *Menteur* :—"Et ne croyez pas, dit-il, que ce soit la hauteur de sentiments propre à la tragédie qui ait donné aux pères de Corneille cette élévation et cette fermeté : dans la comédie du *Menteur*, le caractère paternel garde cette fermeté qui s'allie si bien avec la tendresse. Géronte est un père affectueux et indulgent ; il croit au conte que lui fait son fils d'un mariage forcé contracté à Poitiers ; il s'attendrit même à l'espoir de se voir revivre dans ses petits-enfants. Mais cette crédulité, qui lui vient de sa tendresse et qui la témoigne, n'abaisse pas en lui la grandeur du caractère paternel. Géronte n'est pas le père imbécile et dupe de la vieille comédie. S'il s'est laissé tromper un instant, écoutez-le quand il apprend que son fils

a menti : voyez quelle noblesse dans sa colère, de quel ton il atteste le respect que son fils devait à ses cheveux blancs qu'il a outragés par ses mensonges ! Le vieil Horace n'est pas plus grand dans son indignation contre son fils qu'il croit lâche, que Géronte dans son courroux contre son fils devenu menteur ; et quand Don Diègue pour venger son injure en appelle à l'honneur de Rodrigue, il n'a pas de paroles plus vives et plus ardentes que Géronte, quand Géronte reproche à Dorante d'avoir forfait à l'honneur :

GÉRONTE.—Etes-vous gentilhomme, etc. (Act v., sc. 3).

Cette brusque apostrophe vaut le mot de don Diègue : 'Rodrigue, as-tu du coeur' . . . . Après ces premiers cris de l'honneur outragé, Géronte reprend le ton du père affectueux et indulgent, d'autant plus affligé des fourberies de son fils, qu'il l'avait traité avec plus de douceur :

De quel front cependant faut-il que je confesse, etc, (Act v., sc. 3).

Ne lui avait-il pas pardonné son mariage clandestin et c'est par un mensonge qu'il a reconnu sa tendresse ! Ainsi toujours, dans Géronte comme dans don Diègue et dans le vieil Horace, l'amour paternel se montre mêlé de tendresse et de fermeté, de force et de faiblesse, tel qu'il est enfin. Mais, dans ce mélange, Corneille a toujours soin de soumettre le sentiment faible au sentiment fort, la tendresse au devoir ; et la loi morale reste supérieure à l'homme, dont elle contient le cœur sans l'étouffer. Il y a, entre Géronte et don Diègue ou le vieil Horace, les différences qui séparent les personnages comiques des personnages tragiques ; mais c'est le même fonds de sentiments et d'idées."

Le rôle du *Menteur*, dit Vinet, n'est pas plus un caractère que ne l'est la peinture du *Distrait* dans la Bruyère. Dorante est atteint d'un travers qui va jusqu'à l'infirmité morale ; il ment pour le plaisir de mentir. Le mensonge l'amuse ; il n'en sent pas la honte ; il fait gloire de ses inventions ; on dirait que mentir est le véritable emploi de sa vie. Cela peut se voir en effet ; l'habitude peut, à la longue, transformer un travers en élément indélébile ; mais cela est trop peu commun ; le théâtre ne doit pas nous représenter des faits exceptionnels. La comédie de Corneille est plutôt une comédie d'intrigue. Elle tient même de l'imbroglio.—VINET, *Poètes du Siècle de Louis XIV., p.* 358.

Un autre éminent critique, M. Désiré Nisard, dit : "Il est une scène où le *Menteur* n'a pas été surpassé même par Molière. C'est la scène où le père de Dorante, indigné de ses fourberies, l'accable de reproches qui rappellent ceux du vieux Chrême dans Térence, que Corneille surpassait sans peut-être l'avoir lu. Scène d'autant

plus belle qu'elle est l'effet du caractère et que le menteur y est puni de ses mensonges."—NISARD, *Hist. de la Litt Fran.* iii, 96.

A LITERARY ANECDOTE ABOUT "LE MENTEUR."

François de Neuf-château says that one day Molière, in a vein of expansive confidence, plainly confessed how much indebted he was to *Le Menteur*: "Lorsqu'il parut," said he, "j'avais bien l'envie d'écrire, mais j'étais incertain de ce que j'écrirais; mes idées étaient confuses: cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment causaient les honnêtes gens, la grâce et l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il fallait toujours choisir un héros de bon ton; le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment il fallait établir un caractère; la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie; et celle où il est obligé de se battre par suite de ses mensonges me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans le *Menteur*, j'aurais sans doute fait quelque pièce d'intrigue, *l'Etourdi*, le *Dépit Amoureux*, mais peut-être n'aurais-je jamais fait le *Misanthrope*.—Embrassez-moi, dit Despreaux, voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie." However ingenious and versisimilar the anecdote may be, the authenticity of it has been disputed, and recently in a very decided manner by M. F. Bouquet;* but, nevertheless, as observes M. T. Levallois in a remarkable essay†, the salutary influence which Corneille necessarily exercised on the genius of Molière is out of contest. "Le jeune Poquelin, très-curieux et très-informé de tout ce qui avait trait au théâtre ne manqua certainement pas de lire les éditions successivement publiées par Corneille (1644-1648) et que son grandpère maternel, le bonhomme Cressé, s'était à coup sûr procurées. Les premières comédies n'échappèrent pas à son attention et il est impossible qu'il n'ait pas été frappé de la vivacité du dialogue, de la tendance élevée et franche du style, du coloris sincère de quelques tableaux."

M. Philarète Chasles has given good versions of *la Vertad Sospechosa* (vérité suspecte), a Spanish play by Ruiz de Alarcon, from which Corneille has drawn his *Menteur*. Here is the principal scene between *Garcia*, the Spanish liar, and his father: "Es-tu chevalier, Garcia?—Je me tiens pour votre fils.—Est-ce assez d'être mon fils pour être chevalier?—Mais je le pense.—Folle pensée! Se conduire en chevalier, c'est l'être. Telle a été la

* Examen Critique d'une annecdote littérare sur le *Menteur* de Corneille Rouen, 1865, par M. F. Bouquet.

† Corneille Inconnu, par T. Levallois, Paris, 1876.

source des maisons nobles. Les hommes humbles, dont les actions furent grandes, ont illustré l'avenir. . . . Mais vous, mon fils, si vos actions vous déshonorent, vous n'êtes plus noble. Ecussons paternels, antiques aïeux, qu'importe! Vous, noble! Vous n'êtes rien. Vous qui mentez sans cesse, vous n'êtes rien! Noble ou plébéien, qui peut mentir sans être la fable du peuple? C'est-ce que tous disent de toi. As-tu donc l'épée assez large et la poitrine assez dure pour faire face à tous ceux qui t'accusent? Oh! le triste vice, le stérile et misérable vice! Les voluptés apportent des jouissances, l'argent donne le pouvoir et le plaisir. . . . Mais le mensonge! le mensonge!—Qui dit que je mens a menti. —Tu mens encore; tu ne sais démentir qu'en mentant. . . . Pense donc, malheureux, que Dieu t'a fait homme, que ton visage est visage d'homme, que tu as barbe virile, que ton flanc est ceint de l'épée, que tu es noble et que je suis ton père!" Il est difficile en comparant à ce morceau la scène de Corneille, de décider qui l'emporte, et le poète espagnol a pour lui l'originalité de l'invention. Et comme ces remontrances produisent un bon effet sur Garcia! Son père lui propose de le marier et, pour rester fidèle à sa chère Lucrèce, il invente aussitôt ce mariage si prodigieux auquel il aurait été forcé de souscrire. "A moi toutes mes ressources, s'écrie-t-il; c'est le moment de montrer toute la finesse de mon génie."—M. Vignier.

Imitations of Corneille's "Le Menteur."

Le *Menteur*, by Goldoni, a comedy in three acts, in prose, (1750).—The scene is at Venice. Dr. Balanzoni has two marriageable daughters, Beatrix and Rosaure, courted each by a timid lover; Beatrix by Octavio, a Paduan nobleman, and Rosaure by Florindo, a Bolognese student. The latter spares nothing to obtain the favour of Rosaure: serenades, presents, sonnets, love epistles, he avails himself of every possible means; but all this only helps the chances of Lelio, the liar, who, though the son of a simple merchant, pretends to be a Neapolitan nobleman, and appropriates to himself and of course reaps all the benefits of the anonymous gallantries of his shy rival. Cleverly seconded by his valet, Arlequin, Lelio succeeds at first in imposing upon the fair Rosaure, when Pantalon, Lelio's father, unexpectedly comes, anxious to get him married. Hoping to win the heart of Rosaure, Lelio tries to check his father's plan of marriage by saying that he is already married, and fortifies this new lie by a thousand ingenious falsehoods, in which he displays a great fertility of imagination. But, hearing that the lady whom his father wanted him to marry was the very Rosaure whom he loved, Lelio denies as energetically his being married as he had denied

a few moments before his celibacy. But he returns too late to truth. Florindo has taken upon himself to propose openly and to demand Rosaure's hand from her father, and the fables of Lelio having been made out, the lady rewards the faithful lover, and the play ends by Lelio's complete confusion.

Here is also an extract of the English adaptation of le *Menteur*, by Samuel Foote (1762) :—

Young W.: One fatal evening, the twentieth of September, if I mistake not, we were in a retired room, innocently exchanging mutual vows, when her father, whom we expected to sup abroad, came suddenly upon us. I had just time to conceal myself in a closet——

Old W.: What, unobserved by him?

Young W.: Entirely. But, as my ill stars would have it, a cat, of whom my wife is vastly fond, had a few days before lodged a litter of kittens in the same place; I unhappily trod upon one of the brood, which so provoked the implacable mother, that she flew at me with the fury of a tiger.

Old W.: I have observed those creatures very fierce in defence of their young.

Pap.: I shall hate a cat as long as I live.

Young W.: The noise roused the old gentleman's attention; he opened the door, and there discovered your son.

Pap.: Unlucky!

Young W.: I rushed to the door; but fatally my foot slipt at the top of the stairs, and down I came tumbling to the bottom. The pistol in my hand went off by accident; this alarmed her three brothers in the parlour, who, with all their servants, rushed with united force upon me.

Old W.: And so surprised you!

Young W.: No, sir; with my sword I for some time made a gallant defence, and should have inevitably escaped; but a raw-boned, overgrown, clumsy cook-wench struck at my sword with a kitchen poker, broke it in two, and compelled me to surrender at discretion; the consequence of which is obvious enough.

SECTION II.

Graduated French Readers.

THE ELEMENTARY FRENCH READER. A collection of short interesting and instructive stories for beginners, adapted for use in Middle-Class Schools, &c., with a complete French-English Vocabulary. Edited by ELPHÉGE JANAU. New Edition. Price 8d.

At the request of several leading members of the Scholastic Profession, I have undertaken to compile an Elementary French Reader, suitable, on account of its price and contents, to Middle-Class and other Schools. The matter contained in this book will afford ample scope for the teacher to exercise his pupils in conversation and elementary translation, while the bold type chosen will make it more pleasant to read.

The Vocabulary gives every word in the text, the plural of nouns and adjectives (when formed otherwise than by the addition of *s*), and the feminine of all adjectives, thus avoiding the use of a dictionary. For purposes of reference, I have added a list of regular and irregular verbs.

I trust this little volume will answer the purpose I had in view when compiling it, and meet with the approbation of Teachers.

(*Adopted by the School Board for London.*)

THE INFANTS' OWN FRENCH BOOK.

Very short Stories adapted for quite Young Children, and printed in large type. With a complete French-English Vocabulary. New Edition. Edited by E. JANAU. Small 8vo, cloth, price 1s.

HACHETTE'S CHILDREN'S OWN FRENCH BOOK.

A Selection of amusing and instructive Stories in Prose, adapted to the use of very young people. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow, Officiers d'Académie. New Edition. 1 vol., small 8vo, 216 pages, cloth, 1s. 6d.

(*Adopted by the School Board for London.*)

HACHETTE'S FIRST FRENCH READER.

Containing a selection from the best Modern Authors in Prose and Poetry. With a complete French and English Vocabulary.

22nd edition. 1 vol., small 8vo, 412 pages, cloth, 2s.

Edited by the Rev. P. H. E. Brette, B.D., Officier d'Académie; and Gustave Masson, B.A., Officier d'Académie.

The present edition has been carefully revised; the contents appear in progressive order of difficulty. The Vocabulary contains now very nearly 12,000 words, and will be found useful in connection, not only with the volume of which it is a distinctive part, but with the other elementary books of our series. All the difficult passages have been explained, and the references to the pages cannot but lessen materially the labours both of masters and pupils.

"One of the most popular educational works in this country."—*Weekly Review*

(*Adopted by the School Board for London.*)

HACHETTE'S SECOND FRENCH READER.

Edited by Henry Tarver, of Eton College. New Edition. 1 vol., small 8vo, cloth, price 1s. 6d.

(*Adopted by the School Board for London.*)

HACHETTE'S THIRD FRENCH READER.

By B. Buisson, M.A., First French Master at Charterhouse. 1 vol., small 8vo, cloth, 2s.

The four first Readers are supplemented by a Vocabulary; the two last by Elucidatory Notes.

None of the Stories contained in Messrs. Hachette's Readers can be reproduced without special consent.

ANECDOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

A Selection of French Anecdotes from the best Classical and Modern Writers. With Historical and Explanatory Notes.

By V. Kastner, M.A., *Officier d'Académie*, French Master at the Charterhouse, Professor of French Language and Literature in Queen's College, London.

1 vol., small 8vo, cloth. Price 2s.

The book is intended to provide those engaged in teaching French with some assistance in their work, by placing in their pupils' hands a Reader which contains material more interesting, and capable of fixing the attention of the young, than those usually employed.

At the same time it will be of use in encouraging the practice of *French conversation* in classes, since anecdotes, such as those here selected afford at once a natural subject for a conversation, and also in themselves supply the pupil with most of the words and phrases requisite for carrying it on.

SECTION III.

HACHETTE'S MODERN FRENCH AUTHORS.

VOL. I.—EDMOND ABOUT. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow. New edition. 1 vol., small 8vo, cloth, 2s.

The Editors have selected, amongst others, two of the most charming stories of the eminent Author whom the *Times* styles "the Thackeray of France."

The volume can be put into the hands of every young person, and will be a welcome reading-book for all Schools. In no living French author can the French language be studied to greater advantage.

OPINIONS OF THE PRESS.

"The present collection is the best and most amusing ever published in England." *Bristol Times.*

"The result is a book which we would at once put in the hands of our daughter, and bid her study it thoroughly." *Weekly Review.*

"There can be no hesitation in earnestly recommending the immediate adoption of this book in every collegiate institution and public school throughout the country." *Bell's Weekly Messenger.*

"The work can hardly be too highly commended for its interest, instructiveness, and cheapness." *Athenæum.*

VOL. II.—PAUL LACOMBE. Petite Histoire du Peuple Français. Edited by JULES BUÉ, Honorary M.A., Oxford. 1 vol., small 8vo. New edition. Price 2s.

VOL. III.—TÔPFFER.—HISTOIRE DE CHARLES; HISTOIRE DE JULES. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, B.A. New edition. 1 vol., small 8vo, 112 pages, cloth, 1s.

VOL. IV.—MAD. DE WITT, née GUIZOT.—DERRIÈRE LES HAIES. One of the most interesting of the well-known "Historical Pictures." Mad. de Witt relates in this story the Vendean War, 1793-94. In interest this book equals the "Conscrit" and "Waterloo," Erckmann-Chatrian's famous Novels. Edited by PAUL DE BUSSY B.-ès-L. 1 vol., small 8vo, cloth. Price 2s.

VOL. V.—VILLEMAIN.—LASCARIS. Nouvelle Historique, with a Biographical Sketch of the Author, a Selection of Poems on Greece. Edited by A. DUPUIS, B.A., First French Master at King's College School, London. 1 vol., small 8vo, cloth, 1s. 6d.

VOL. VI.—ALFRED DE MUSSET. Contents:—"On ne Saurait Penser à Tout"; "Il faut Qu'une Porte soit Ouverte ou Fermée"; "Croisilles"; "Pierre et Camille"; Lyrics and a Biographical Sketch of the Author. Edited by GUSTAVE MASSON, B.A. Cloth. Price 2s.

OPINIONS OF THE PRESS.

"English students of French literature are indebted to Messrs. Hachette and Co. for the publication in their series of Modern French Authors, of selections from the prose and poetical works of Alfred de Musset. Alfred de Musset is known as one of the most brilliant writers of the present century, and in the selections made for this volume the editors have included some of his cleverest works, and have afforded the student an opportunity of comparing his different styles as a dramatist, novelist, and poet. "On ne Saurait Penser a Tout," and "Il faut Qu'une Porte soit Ouverte ou Fermée," are two of the author's most charming proverbial comedies, and Alfred de Musset never wrote anything more beautiful than the two novelettes, "Croisilles" and "Pierre et Camille." The latter is a perfect story on a

French model, and is instructive as well as interesting, as illustrating the change which has taken place since the time of the Abbé De l'Epée in the treatment of deaf mutes. The selection is a welcome and valuable addition to the series. *The Leeds Mercury.*

"Mr. Masson, in his *Selections from Alfred de Musset*, has made some judicious extracts from the works of one of the most elegant lyric poets and vigorous dramatists that modern French literature can boast." *Scotsman.*

"It is generally believed that Alfred de Musset's works, admirable as they are, must, on account of their character, be scrupulously excluded from the schoolroom. We have been told that it would be impossible to make from them a selection both ample and varied enough to give a satisfactory idea of the writer. Young persons must, it is said, believe, on the authority of more experienced readers, that the poet who charmed us by "L'Espoir en Dieu" was one of the greatest representatives of contemporary French literature. M. Gustave Masson has endeavoured to show the fallacy of this statement by publishing a volume in which will be found choice specimens of Alfred de Musset's composition in every style." *School Board Chronicle.*

Vol. VII.—PONSARD, LE LION AMOUREUX. Edited by **H. J. V. de Candole, M.A., Ph.D.** 1 vol. small 8vo, cloth, 2s.

OPINIONS OF THE PRESS.

"The result is a charming little book, which we can heartily recommend to all our readers." *School Board Chronicle.*

"M. de Candole, French Master at Clifton College, has prepared an excellent edition of Ponsard's famous comedy 'Le Lion Amoureux'—not perhaps a work of genius, but on the whole the author's masterpiece, and therefore having special interest as an example of the dramatist who led the reaction against the triumph of the romantic school, and also valuable for educational purposes from the purity and grace of its language. M. de Candole has appended numerous notes and an index which increase the utility of the work as a class-book." *Scotsman.*

"Mons. H. J. V. de Candole, French master of Clifton College and lecturer at the Bristol University College, has brought before the public, in an interesting form, one of the finest of Ponsard's productions. 'Le Lion Amoureux' is the seventh volume of Hachette's series of modern French authors, a series of special value and attractiveness to the more advanced class of students. The biographical sketch, which enters thoroughly into the spirit of Ponsard's style, is at the same time a comprehensive statement of his life and work and a careful criticism of his position in French literature. . . . . The notes and biographical index are copious and useful, the work of a mind well acquainted with the requirements of modern study in its advanced stages. They give to the English scholar a distinct idea, which would otherwise be difficult of attainment, of the whole purpose of the French dramatist; and make it possible for him to grasp, with as much ease as a French reader, details that, without them, would be passed over unperceived and unappreciated. 'Le Lion Amoureux' is to be commended to teachers of French as more than usually interesting in itself, and rendered doubly so by M. Candole's method of treating it." *The Western Daily Press.*

"'Le Lion Amoureux,' in the cheap and comprehensive form in which it has been just issued, will form a valuable addition to the series of French educational works being published by Messrs. Hachette and Co. M. de Candole is also to be complimented on the efficient manner in which he has edited this little volume." *The Clifton Chronicle and Directory.*

"Hachette's French Library.—Professor H. J. V. de Candole, Ph.D., M.A., French lecturer at University College, Bristol, has just published vol. vii. of this series of modern French authors, 'Le Lion Amoureux,' by Francois Ponsard. This play—the last but one written by the late poet—deals with the events of the Reign of Terror, and was successfully produced in Paris ten years ago. The pure and vigorous style adopted will commend the work to a wide circle of readers, and it is needless to say M. Candole's editing of the volume is worthy of one who is an experienced as well as an able contributor to philological literature." *The Bristol Daily Post.*

None of the Stories contained in Messrs. Hachette's *Readers can be reproduced without the special consent in writing of the Publishers, who own the copyrights.*

VOL. VIII.—GUIZOT.—GUILLAUME LE CONQUÉRANT OU L'ANGLETERRE SOUS LES NORMANDS. (1027—1087.) Edited by A. J. DUBOURG, Principal French Master in Liverpool College. Cloth, price 2s.

VOL. IX.—GUIZOT.—ALFRED LE GRAND OU L'ANGLETERRE SOUS LES ANGLO-SAXONS. With Grammatical, Philological, and Historical Notes by H. LALLEMAND, B.-ès-Sc., French Lecturer in Owen's College, Manchester. Cloth, price 2s. 6d.

VOL. X.—CHATEAUBRIAND.—LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE. Edited by A. ROULIER, B.A., French Master at the Charterhouse. Cloth, price 1s. 6d.

VOL. XI.—SCRIBE, EUGÈNE.—BERTRAND ET RATON, OU L'ART DE CONSPIRER. Comédié en 5 Actes et en prose. Edited with Grammatical, Philological, and Explanatory Notes, by JULES BUÉ, Hon. M.A. of Oxford, Taylorian Teacher of French, Oxford; Examiner in the Oxford Local Examinations, etc. Cloth, price 1s. 6d.

VOL. XII.—BONNECHOSE, EMILE DE.—LAZARE HOCHE. Seventh Edition. Edited, with Grammatical and Explanatory Notes, and an Index of the Historical and Geographical Names, by HENRI BUÉ, B.-ès-L. Cloth, price 2s.

VOL. XIII.—PRESSENSÉ, MAD. E. DE.—ROSA. Edited, with Grammatical and Explanatory Notes, by GUSTAVE MASSON, B.A., Officier d'Académie, etc. Cloth, price 2s.

Other Volumes in Preparation.

SECTION IV.

HACHETTE'S FRENCH CLASSICS

AND

"CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS."

UNDER the above title Messrs. Hachette issue a series of the best French plays belonging to the classical and also to the modern or *romantique* schools. Each dramatic work is carefully annotated, and preceded by a critical and biographical introduction. The list will ultimately include not only the acknowledged master-pieces of Molière, Corneille, and Racine, but choice specimens from the writings of Beaumarchais, Piron, Regnard, Voltaire, Marivaux, &c., &c.

The Volumes will be edited by some of the most eminent French Masters in this country

Price per Volume, 6d.; in cloth, 1s.

SERIES I.

BRUEYS.

L'AVOCAT PATELIN. Edited by GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow. The appendix to this volume contains several long extracts from the mediæval "Farce de Maistre Pathelin," and will thus prove useful to the students of old French literature.

CORNEILLE.

LE CID. By JULES BUÉ, M.A., of Oxford.
CINNA. By HENRY TARVER, of Eton.
HORACE. By the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D.
LE MENTEUR. By B. BUISSON, M.A., Charterhouse.
LA SUITE DU MENTEUR. By A. DUPUIS, B.A.
POLYEUCTE. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.

MOLIÈRE.

L'AVARE. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.
LE BOURGEOIS GENTILHOMME. By FRANCIS TARVER, M.A., of Eton.
LES FEMMES SAVANTES. By A. ROCHE, Director of the Educational Institute in London.
LES FOURBERIES DE SCAPIN. By H. J. V. DE CANDOLE, M.A., Ph.D., of Clifton College.
LE MALADE IMAGINAIRE. By A. E. RAGON, City of London College.
LE MÉDECIN MALGRÉ LUI. By H. LALLEMAND, B.-ès-Sc., of Owen's College, Manchester.
LE MISANTHROPE. By the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D.
LES PRÉCIEUSES RIDICULES. By A. DUPUIS, B.A.
TARTUFFE. By JULES BUE, M.A., of Oxford.

MUSSET, ALFRED DE.

ON NE SAURAIT PENSER À TOUT. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.
IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.

RACINE.

ANDROMAQUE. By HENRY TARVER, of Eton.
ATHALIE. By the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D.
BRITANNICUS. By GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow
ESTHER. By A. ROCHE, Esq.
IPHIGÉNIE. By JULES BUÉ, M.A., of Oxford.
PHÈDRE. By HENRI BUÉ, B.-ès-Sc., of Merchant Taylors', London
LES PLAIDEURS. By FRANCIS TARVER, M.A., of Eton.

VOLTAIRE.

MÉROPE. By CHARLES DELHAVÉ, B.-ès-L.
ZAÏRE. By PAUL DE BUSSY, B.-ès-L.

SERIES II.

CORNEILLE.

LE CID. Translated into English Blank Verse by WALTER NOKES. 1 vol., small 8vo.; bound 3s. 6d.
HORACE. Translated into English Blank Verse by WALTER NOKES. 1 vol., small 8vo. Paper wrapper, 2s. 6d.; bound 3s. 6d.

LA FONTAINE.

FABLES. With Grammatical, Explanatory, and Etymological Notes by FRANCIS TARVER, M.A., Oxon; French Master at Eton College. New Edition. 1 vol., small 8vo, 450 pages, cloth, 2s.

THÉODORE LECLERCQ.

PROVERBES DRAMATIQUES.
L'HUMORISTE; ou, Comme on fait son lit on se couche. LA JOURNÉE DIFFICILE; ou, Aide-toi, le ciel t'aidera. With English Notes by H. J. BROWNE, French Master at St. Charles's College, Bayswater. Cloth, price 1s.
Excellently adapted for private theatricals.

"Plus d'un proverbe de M. Théodore Leclercq n'est qu'un caractère de La Bruyère développé, étendu, mis en action. L'HUMORISTE, par exemple, est un petit chef-d'œuvre de ce genre."—*Sainte-Beuve.*

PIRON.

LA MÉTROMANIE. By FRANCIS TARVER, M.A., of Eton.
A celebrated critic has said of this piece: "Piron semble avoir écrit LA MÉTROMANIE devant quelque image de Molière, les yeux fixés sur les traits du contemplateur, interrogeant sur l'art de créer un caractère."
Price 1s.; cloth, 1s. 6d.

PONSARD.

LE LION AMOUREUX. Edited by H. J. V. DE CANDOLE, M.A., Ph.D. (Vol. VII. of Modern Readers.) Price, cloth, 2s.

SCRIBE.

BERTRAND ET RATON; ou L'ART DE CONSPIRER. Edited, with Grammatical, Philological and Explanatory Notes, by JULES BUÉ, Hon. M.A. of Oxford, Taylorian Teacher of French, Oxford, etc. Price, cloth, 1s. 6d.

VOLTAIRE.

HISTOIRE DE CHARLES XII. Edited by GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow, with a Map of Central Europe. 1 vol., small 8vo. Price 2s.

VOLTAIRE.

SIÈCLE DE LOUIS XIV. Chapitres I.—XIII. Edition Classique accompagnée d'une Carte de la France à la mort de Louis XIV, et d'une Notice sur le Siècle de Louis XIV, et de Notes par A. GARNIER; with Grammatical and Explanatory English Notes and an Index of Historical and Geographical Names by VICTOR OGER. New Edition. 1 vol. small 8vo. 280 pages. Price 2s.

(For the Junior Local Examination, Cambridge, 1879.)

OPINIONS OF THE PRESS.

"Messrs. Hachette are rendering a service to education by publishing this excellent series of French Classics. . . . . We cannot doubt that the series will meet with a hearty welcome from both teachers and pupils, and give an impulse to the study of the best French writers in this country."—*Athenæum.*

"We have not met with works of the class executed with equal care, system, and intelligence."—*Sunday Times.*

"The names of the editors are a sufficient guarantee of the excellence of these volumes."—*Weekly Review.*

"We call attentton to each of these publications for the purpose of showing how admirably they are adapted for the improvement of our young men and women in the acquirement of the French language."—*Bell's Weekly Messenger.*

"Cette collection mérite réellement de trouver dans le public anglais un grand nombre de lecteurs."—*Revue Anglo-Française.*

"These gentlemen have all done their work as might be expected from their acquirements and professional experience."—*The Times*, February 25, 1873.

"To all who are interested in the study of French we heartily commend a series of School Books published by Hachette & Co., and edited by Rev. P. H. E. Brette, B.D., by Gustave Masson, B.A., by A. Roche, and F. Tarver, and others. The volumes published are all classic. The texts are most carefully edited, with grammatical and explanatory notes. There are plays of Molière, Racine, and Corneille, and some capital extracts from Edmund About, which are rich in modern idioms, For cheapness, practicalness, and trustworthiness the volumes cannot be too highly commended.—*The Freeman.*

"Mr. Charles Delhavé, of Manchester, has produced an excellent edition of Voltaire's 'Mérope,' which has been published by Messrs. Hachette in their valuable French Educational Series. Mr. Delhavé's notes give the English rendering of every passage which is likely to puzzle readers who are not thorough masters of the French language, while the model style of the original renders the little volume an invaluable school book."—*The Warrington Examiner*, April 29, 1876.

PRESERVATION REVIEW

4/05 _____ _____